



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

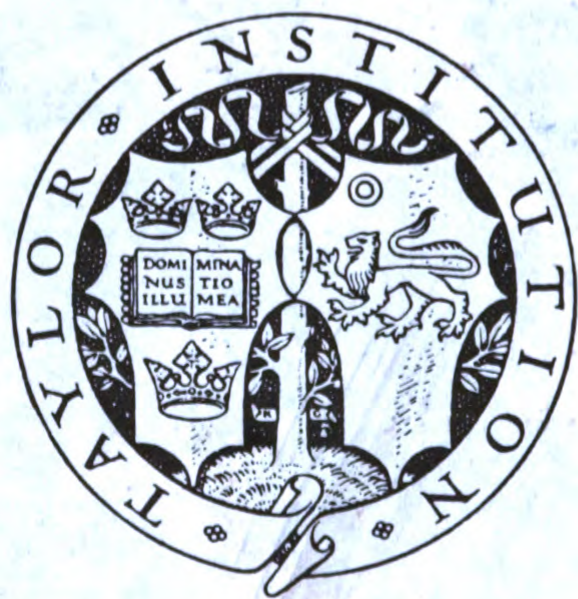
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





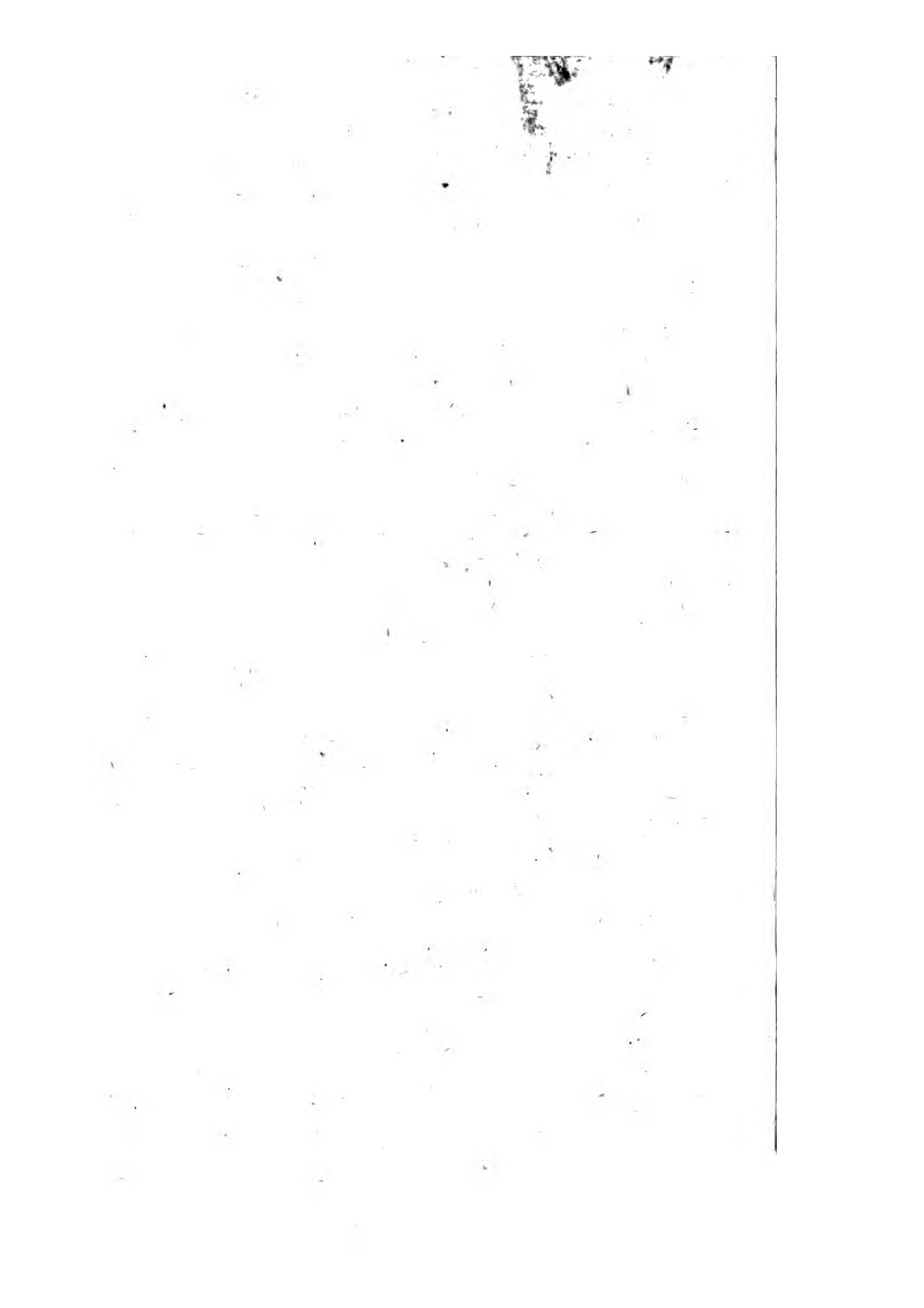
V8. M. 1784 (3)



f 22

75

Total



M E M O I R E S

D E

M. DE VOLTAIRE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.



A LONDRES:

CHEZ ROBINSON, N° 25, PATER-NOSTER-ROW.

M.DCC.LXXXIV.



*Extrait d'une Lettre de Paris du
2 Mai, 1784, pour servir de Pré-
face à cette Edition des Mémoires
de Voltaire.*

.....**C**E n'est pas-là tout ce qu'il
y a ici de nouveau. On parle beau-
coup des Mémoires de M. de VOL-
TAIRE, écrits par lui-même. On
a déjà fait deux ou trois Editions.
Il y a sept Libraires d'arrêtés. Le
Roi de Prusse est irrité. Ce Voltaire
est si ingrat ! On dit que le Roi de
Prusse travaille à répondre à ces
Mémoires. Personne ne doute de
leur authenticité ; ses amis l'avou-
ent

ent. Le Ministre de son ami, assure qu'il les avoit jettés au feu ; mais que son infidèle Secretaire en avoit probablement gardé copie. On accuse aussi M. de Beaumarchais d'imprudencé : mais on a beau faire ; les Mémoires sont réellement de Voltaire, & ils se vendront tôt ou tard. Ce Voltaire a l'air d'un malin Génie qui n'est venu sur la terre, que pour aigrir nos maux & s'en réjouir.

E R R A T A.

Très-nécessaire à remarquer, page 204, ligne 2, au lieu de *Novembre 1769*, mettez *Décembre 1759*.—Ligne 5, pour *Décembre*, mettez *Novembre*.

M E M O I R E S

D E

M. DE VOLTAIRE,

J'ÉTOIS las de la vie oisive & turbulente de Paris, de la foule des *petits-mâtres*, des mauvais livres imprimés avec approbation & privilège du Roi, des cabales des gens de lettres, des bassesses & du brigandage des misérables qui deshonorioient la littérature. Je trouvai en 1733 une jeune Dame qui pensoit à-peu-près comme moi, & qui

B

prit

prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne, pour y cultiver son esprit loin du tumulte du monde. C'étoit Madame la Marquise du Châtelet, la femme de France qui avoit le plus de disposition pour toutes les sciences. Son pere, le Baron de Breteuil, lui avoit fait apprendre le Latin qu'elle possédoit comme Madame Dacier; elle favoit par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, de Virgile, de Lucrece; tous les ouvrages philosophiques de Cicéron lui étoient familiers. Son goût dominant étoit pour les Mathématiques & pour la Métaphysique. On a rarement uni plus de justesse d'esprit & plus de goût avec plus d'ardeur de s'instruire. Elle n'aimoit pas moins le monde

monde & tous les amusemens de son âge & de son sexe ; cependant elle quitta tout pour aller s'enfvelir dans un château délabré sur les frontières de la Champagne & de la Lorraine, dans un terrain très-ingrat & très-mal sain. Elle embellit ce château qu'elle orna de jardins assez agréables ; j'y bâtis une galerie ; j'y formai un très-beau cabinet de physique ; nous eûmes une bibliothèque nombreuse. Quelques savans vinrent philosopher dans notre retraite : nous eûmes, deux ans entiers, le célèbre Kœnig qui est mort professeur à la Haye, & bibliothécaire de Madame la Princesse d'Orange. Maupertuis vint avec Jean Bernouilli, & dès-lors Maupertuis qui

étoit né le plus jaloux des hommes, me prit pour l'objet de cette passion qui lui a été toujours très-chère. J'enseignai l'Anglois à Madame du Châtelet, qui au bout de trois mois le fut aussi bien que moi, & qui lisait également Locke, Newton & Pope. Elle apprit l'Italien aussi vite. Nous lûmes ensemble tout le Tasse & tout l'Arioste ; de sorte que quand Algaroti vint à Cirey, où il acheva son *Neutonianismo per le Dame*, il la trouva assez savante dans sa langue pour lui donner de très-bons avis, dont il profita. Algaroti étoit un Vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche ; il voyageoit dans toute l'Europe, savoit un peu de tout, & donnoit à tout de *la grace*.

Nous

Nous ne cherchions qu' à nous instruire dans cette délicieuse retraite, sans nous informer de tout ce qui se passoit dans le reste du monde. Notre plus grande attention se tourna longtems du côté de Leibnitz & de Newton. Madame du Châtelet s'attacha d'abord à Leibnitz, & développa une partie de son systême dans un livre très-bien écrit, intitulé : *Institutions de Physique* ; elle ne chercha point à parer cette philosophie d'ornemens étrangers ; cette affecterie n'entroit point dans son caractère mâle & vrai. La clarté, la précision & l'élégance composoient son style. Si jamais on a pu donner quelque vraisemblance aux idées de Leibnitz, c'est dans ce livre qu'il la

fait chercher ; mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarasser de ce que Leibnitz a pensé. Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les systèmes, & s'attacha aux découvertes du grand Newton ; elle traduisit en Français tout le livre des *Principes Mathématiques*, & depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses connoissances, elle ajouta à ce livre que si peu de gens entendent, un Commentaire Algébrique qui n'est pas d'avantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairaut*, l'un de nos meilleurs Géomètres, a revu exactement ce commentaire. On en a commencé une édition ; il n'est pas honorable pour notre siècle qu'elle n'ait pas été achevée. Nous cultivions

tivions à Cirey tous les arts. J'y composai *Alzire, Mérope, l'Enfant prodigue, Mahomet*. Je travaillai pour elle à un essai sur *l'Histoire Générale depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*. Je choisîs cette époque de Charlemagne, parceque c'est celle où Bossuet s'est arrêté, & que je n'osois toucher à ce qui avoit été traité par ce grand homme. Cependant elle n'étoit pas contente de *l'Histoire Universelle* de ce Prélat : elle ne la trouvoit qu'éloquente : elle étoit indignée que presque tout l'ouvrage de Bossuet roulât sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs. Après avoir passé six ans dans cette retraite, au milieu des Sciences & des Arts, il fallut que nous

allâmes à Bruxelles, où la Maison du Châtelet avoit depuis longtems un procès considérable contre la Maison d'Honfbrouk. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illustre & infortuné Grand Pensionnaire De Wit, qui étoit premier Président de la Chambre des comptes, & avoit une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me servit beaucoup pour *l'Histoire Générale*. Mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & qui me fut sensible; j'accommodai le procès pour lequel les deux Maisons se ruinoient en frais depuis soixante ans; je fis avoir à M. le Marquis du Chatelet 220,000 livres argent comptant, moyennant quoi tout fut terminé.

Lorsque

Lorsque j'étais encore à Bruxelles en 1740, le gros Roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, le moins endurant de tous les Rois, sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils qui s'étoit fait une réputation si singulière, entretenoit un commerce assez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui se ressembrent moins que ces deux Monarques.

Le Père étoit un véritable *Vandale* qui, dans tout son regne, n'avoit songé qu'à amasser de l'argent & à entretenir à moins de frais qu'il se pouvoit, les plus
belles

belles troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais Roi ne fut plus riche. Il avoit acheté à vil prix une grande partie des terres de la Noblesse, laquelle avoit mangé bien vite ce peu d'argent qu'elle en avoit tiré, & la moitié de cet argent étoit rentrée dans les coffres du Roi par les *impôts sur la consommation*. Toutes les Terres Royales étoient afferméées à des Receveurs qui étoient en même tems exacteurs & juges; de façon que quand un cultivateur n'avoit pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenoit son habit de juge, & condamnoit le délinquant au double. Il faut observer que quand ce même juge ne payoit pas le Roi le dernier

dernier du mois, il étoit lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuoit-il un lièvre ? ébranchoit-il un arbre dans le voisinage des terres du Roi, ou avoit-il commis quelque autre faute ? Il falloit payer une amende. Une fille faisoit-elle un enfant ? Il falloit que la mère ou le père ou les parens donnassent de l'argent au Roi pour la façon. Madame la Baronne de *Knipausen*, la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-dire, qui possédoit sept à huit mille livres de rente, fut accuséé d'avoir mis au monde un sujet du Roi, dans la seconde année de son veuvage : le Roi lui écrivit de sa main que pour sauver son

son honneur, elle envoyât sur le champ 30,000 livres à son trésor. Elle fut obligée de les emprunter & fut ruinée.

Il avoit un Ministre à la Haye, nommé *Luisius*, assurément de tous les Ministres des Têtes Couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme pour se chauffer fit couper quelques arbres dans les jardins de *Hous-lardick*, appartenans pour lors à la Maison de Prusse. Il reçut bientôt après les dépêches du Roi son maître qui lui retenait une année d'appointemens. *Luisius* desespéré se coupa la gorge avec le seul rasoir qu'il eût : un vieux valet vint à son secours, & lui sauva malheureusement la vie. J'ai retrouvé

trouvé depuis Son Excellence à la Haye, & je lui ai fait l'aumône à la porte du Palais, nommé *la Vielle Cour*, Palais appartenant au Roi de Prusse, & où ce pauvre Ambassadeur avoit demeuré douze ans.

Il faut avouer que la *Turquie* est une République en comparaison du despotisme exercé par Frédéric-Guillaume. C'est par ces moyens qu'il parvint en 28 ans de regne, à entasser dans les caves de son Palais de Berlin environ cent vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se donna le plaisir de meubler tout le grand appartement du Palais de gros effets
d'argent

d'argent massif, dans lesquels l'art ne surpassoit pas la matière. Il donna aussi à la Reine sa femme, en compte, un cabinet dont tous les effets étoient d'or jusqu'aux cafetières.

Le Monarque sortoit de ce Palais, vêtu d'un méchant habit bleu à boutons de cuivre qui lui venoit à moitié des cuisses, & quand il achetoit un habit neuf, il faisoit servir ses vieux boutons. C'est dans cet équipage que Sa Majesté armée d'une grosse canne de Sergent, faisoit tous les jours la revue de son régiment de Géans ; ce régiment étoit son goût favori & sa plus grande dépense.

Le

Le premier rang de sa compagnie étoit composé d'hommes dont le plus petit avoit sept pieds de haut. Il les faisoit acheter au bout de l'Europe & de l'Asie. J'en vis encore quelques uns après sa mort. Le Roi son fils qui aimoit les beaux hommes, & non les grands hommes, avoit mis ceux-ci chez la Reine sa femme en qualité d'heiduques. Je me souviens qu'ils accompagnoient un vieux carosse de parade qu'on envoya au devant du Marquis de Beauvau qui vint complimenter le nouveau Roi, au mois de Novembre 1740. Le feu Roi Frédéric-Guillaume, qui avoit autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de son pere, n'avoit pu se défaire de cet

énorme

énorme carosse dédoré. Les Heiduques qui étoient aux portières pour le soutenir au cas qu'il tombât, se donnoient la main par dessus l'impériale.

Quand Frédéric-Guillaume avoit fait sa revue, il alloit se promener par la ville. Tout le monde s'enfuyoit au plus vite. S'il rencontroit une femme, il lui demandoit pourquoi elle perdoit son tems dans la rue : *Va-t-en chez toi, gueuse ! une honnête femme doit être dans son ménage, & accompagnoit cette remontrance ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitoit aussi les Ministres du St. E-
vangile*

vangile, quand il leur prenoit envie d'aller voir la Parade.

On peut juger si ce Vandale étoit étonné & fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grace, de politesse, & d'envie de plaire, qui cherchoit à s'instruire, & qui faifait de la musique & des vers. Voyoit-il un livre dans les mains du Prince Héritaire ? il le jettoit dans le feu. Le Prince jouoit-il de la flûte ? le pere cafoit la flûte, & quelquefois traitoit Son Altesse Royale comme il traitoit les Dames & les Prédicans à la Parade.

Le Prince lassé de toutes ces attentions que son pere avoit pour lui, résolut

C

un

un beau matin, en 1730, de s'enfuir, fans bien favoir encore s'il iroit en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettoit pas à portée de voyager comme un fils d'un fermier général ou d'un marchand Anglois ; il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit* devoient l'accompagner. *Kat* étoit le fils unique d'un brave Officier Général, & *Keit* étoit gendre de cette même Baronne de *Knipausen* à qui il en avoit coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étoient déterminés. Le pere fut informé de tout : on arrêta en même tems le Prince & ses deux

deux compagnons de voyage. Le Roi crut d'abord que la Princesse Guillelmine, sa fille, qui a depuis épousé le Prince Markgrave de Bareith, étoit du complot : & comme il étoit expéditif en fait de justice, il la jeta à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvroit jusqu'au plancher. La Reine Mere qui se trouva à cette expédition dans le tems que Guillelmine sa fille alloit faire le faut, la retint à-peine par ses jupes. Il resta à la Princesse une contusion au-dessus du teton gauche qu'elle a conservée toute sa vie, comme une marque des sentimens paternels, & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer.

Le Prince avoit une espèce de maîtresse, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Potzdam. Elle jouoit du clavecin assez mal ; le Prince Royal l'accompagnoit de la flûte. Il *crut* être amoureux d'elle ; mais il se trompoit, *sa vocation n'étoit pas pour le Sexe* : cependant comme il avoit fait semblant de l'aimer, le pere fit faire à cette Demoiselle le tour de la place de Potzdam, conduite par le bourreau qui la fouettoit sous les yeux de son fils.

Après l'avoir régalé de ce spectacle, il le fit transférer à la citadelle de *Custrin*, située au milieu d'un marais. C'est là qu'il fut enfermé six mois sans domestiques

tiques dans une espèce de cachot, & au bout de six mois on lui donna un soldat pour le servir. Ce soldat jeune, beau, bienfait, & qui jouoit de la flûte, servit en plus d'une manière à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis sa fortune : je l'ai vu à la fois *valet de chambre* & *Premier Ministre* avec toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer.

Le Prince étoit depuis quelques semaines dans son château de Custrin, lorsqu' un jour un vieil officier, suivi de quatre grenadiers, entra dans sa chambre, fondant en larmes. Frédéric ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le

cou ; mais l'officier toujours pleurant le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupoit celle de son ami Kat sur un échaffaud dressé immédiatement sous sa croisée. Il tendit la main à Kat & s'évanouit. Le pere étoit présent à ce spectacle, comme il l'avoit été à celui de la fille fouettée.

Quant à Keit, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le Roi dépêcha des soldats pour le prendre ; il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal où il demeura jusqu'à la mort du *clément* Frédéric-Guillaume.

Le

Le Roi ne vouloit pas en demeurer là : son deſſein étoit de faire couper la tête à ſon fils. Il confidéroit qu'il avoit trois autres garçons, dont aucun ne faifoit des vers, & que c'étoit aſſez pour la grandeur de la Pruſſe. Les meſures étoient déjà priſes pour condamner le Prince Royal à la mort, comme l'avoit été le Czarovitz, fils aîné du Czar Pierre Premier.

Il ne paroît pas bien décidé par les loix divines & humaines qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager ; mais le Roi avoit trouvé à Berlin des juges aſſi habiles que ceux de Ruſſie. En tout cas ſon

autorité paternelle auroit suffi. L'empereur Charles VI. qui prétendoit que le Prince Royal, comme Prince de l'Empire, ne pouvoit être jugé à mort que dans une Diète, envoya le Comte de Sekendorf au pere, pour lui faire les plus sérieuses remontrances. Le Comte de Sekendorf, que j'ai vu depuis en Saxe où il s'est retiré, m'a juré qu'il avoit eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au Prince. C'est ce même Sekendorf qui a commandé les armées de Baviere, & dont le Prince devenu Roi de Prusse fait un portrait affreux dans l'histoire de son pere qu'il a inséré dans une trentaine d'exemplaires
des

des Mémoires de Brandebourg * ; après cela servez donc les Princes, & empêchez qu'on ne leur coupe la tête.

Au bout de dix huit mois, les sollicitations de l'Empereur & les larmes de la Reine obtinrent la liberté du Prince Héréditaire, qui se mit à faire des vers & de la musique plus que jamais. Il lisoit Leibnitz & même Volf qu'il appelloit un compilateur de fatras, & il donnoit tant qu'il pouvoit dans toutes les sciences à la fois.

* J'ai donné à l'Electeur Palatin l'exemplaire dont le Roi de Prusse m'avoit fait présent.

Comme

Comme son pere lui accordoit peu de part aux affaires, & que même il n'y avoit point d'affaires dans ce pays où tout confistoit en revues, il employa son loisir à écrire aux gens de lettres de France qui étoient un peu connus dans le monde : c'étoit des lettres en vers, c'étoit des traités de Métaphysique, d'Histoire, de Politique. Il me traitoit d'homme *divin*, je le traitois de *Salomon*, les épithètes ne nous coûtoient rien. On a imprimé quelques unes de ces fadaïses dans le recueil de mes œuvres, & heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écritoire de Martin; il eut la bonté de me faire présent
de

de quelques colifichets d'Ambre ; & les beaux esprits des Cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortune étoit faite. Un jeune Curlandais, nommé Keizerling, qui faisoit auffi des vers tant bien que mal, & qui en conséquence étoit alors son favori, nous fut dépêché à Cirey des frontieres de la Poméranie.

Nous lui donnâmes une fête ; je fis une belle illumination, dont les lumières dessinoient les chiffres & le nom du Prince Royal avec cette devise : *l'Espérance du genre humain*. Pour moi si j'avois voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étois très en droit, car on m'écrivoit, *mon cher ami*, & on me parloit souvent dans les dépêches des
 marques

marques *Solides* d'amitié qu'on me desti-
noit, quand on feroit sur le Thrône.
Il y monta enfin lorsque j'étois à Bruxel-
les, & commença par envoyer en France
une Ambassade extraordinaire, un man-
chot nommé Camas, ci-devant François
réfugié, & alors officier dans ses troupes.
Il disoit qu'il y avoit un Ministre de
France à Berlin à qui il manquoit une
main, & que pour s'acquitter de tout ce
qu'il devoit au Roi de France, il lui
envoyoit un Ambassadeur qui n'avoit
qu'un bras. Camas en arrivant au ca-
baret me dépêcha un jeune homme qu'il
avoit fait son Page, pour me dire qu'il
étoit trop fatigué pour venir chez moi,
qu'il me prioit de me rendre chez lui
sur

sur l'heure, qu'il avoit le plus grand & le plus magnifique présent à me faire de la part du Roi son maître. Courez vite, dit Madame du Châtelet, on vous envoie sûrement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai l'Ambassadeur qui pour toute valise avoit derrière sa chaise un *quartaud de vin* de la cave du feu Roi, que le Roi regnant m'ordonnoit de boire. Je m'épuisai en protestations d'étonnement & de reconnoissance sur les marques *liquides* des bontés de Sa Majesté, substituées aux *solides* dont elle m'avoit flatté, & je partageai *le quartaud* avec Camas.

Mon *Salomon* étoit alors à Strasbourg ; la fantaisie lui avoit pris en visitant ses
longs

longs & étroits Etats qui alloient depuis Gueldres jusqu'à la mer Baltique, de voir *incognito* les frontières & les troupes de France. Il se donna ce plaisir à Strasbourg sous le nom du Comte du Four, seigneur de Bohême. Son frère, le Prince Royal qui l'accompagnoit, avoit pris aussi son nom de guerre, & Algaroti qui s'étoit déjà attaché à lui, étoit le seul qui ne fût pas en masque.

Le Roi m'envoya à Bruxelles une relation de son voyage, moitié prose & moitié vers, dans un goût approchant de Bachaumont & de la Chapelle, c'est à-dire, autant qu'un Roi de Prusse peut en approcher. Voici quelques endroits de sa lettre.

“ Après

“ Après des chemins affreux, nous
“ avons trouvé des gîtes plus affreux
“ encore :

“ Car des hôtes intéressés

“ De la faim nous voyant pressés,

“ D’une façon plus que frugale,

“ Dans une chaumière infernale,

“ En nous empoisonnant, nous volaient nos

“ écus.

“ O siècle différent du tems de Lucullus !

“ Des chemins affreux, mal nourris, mal

“ abreuvés. Ce n’étoit pas tout ;

“ nous effuyâmes encore bien des ac-

“ cidens, & il faut assurément que no-

“ tre

“ tre équipage ait un air bien fingulier,
“ puisqu’ à chaque endroit où nous
“ passâmes, on nous prit pour quelque
“ chose d’autre :

“ Les uns nous prenoient pour des Rois,
“ D’autres pour des filoux courtois,
“ D’autres pour gens de connoissance ;
“ Par fois le peuple s’attroupoit,
“ Entre les yeux nous regardoit
“ En badauts curieux remplis d’imperti-
“ nence.

“ Le maître de la poste de Kell nous
“ ayant assuré qu’il n’y avoit point de
“ salut fans passeport, & voyant que le
“ cas

“ cas nous mettoit dans la nécessité ab-
 “ solue d'en faire nous-mêmes, ou de
 “ ne point entrer à Strasbourg, il fallut
 “ prendre le premier parti, à quoi les
 “ Armes Prussiennes que j'avois sur mon
 “ cachet, nous secondèrent merveil-
 “ leusement. Nous arrivâmes à Stras-
 “ bourg, & le corfaire de la douane &
 “ le visiteur parurent contents de nos
 “ preuves.

“ Ces scélérats nous épioient ;
 “ D'un œil le passeport lisoient,
 “ De l'autre lorgnoient notre bourse :
 “ L'or qui toujours fut de ressource,
 “ Par lequel Jupin jouïssoit
 “ De Danaë qu'il caressoit ;
 “ L'or par qui César gouvernoit

“ Le monde, heureux sous son empire ;
“ L’or, plus Dieu que Mars & l’Amour ;
“ Le même or fut nous introduire,
“ Le soir, dans les murs de Strasbourg.”

On voit par cette lettre qu’il n’étoit pas encore devenu le meilleur de nos Poètes, & que sa philosophie ne regardoit pas avec indifférence le métal dont son pere avoit fait provision.

De Strasbourg il alla voir ses Etats de la Basse Allemagne ; & me manda qu’il viendroit *incognito* me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une belle maison, dans le petit château de Meuse, à deux
lieues

lieues de Clèves. Il m'écrivit qu'il comptoit que je ferois les avances; j'allai donc lui présenter mes profonds hommages. Maupertuis, qui avoit déjà ses vues, & qui étoit possédé de la rage d'être Président d'une Académie, s'étoit présenté lui-même, & logeoit avec Algaroti & Keizerling dans un grenier de ce Palais. Je trouvai à la porte de la Cour un soldat pour toute garde. Le Conseiller Privé Rambonet, Ministre d'Etat se promenoit dans la cour en soufflant sur ses doigts; il portait de grandes manchettes de toile sale, un chapeau troué, une vieille perruque de Magistrat, dont un côté entroit dans une de ses poches, & l'autre passoit à-peine l'épaule. On me dit que cet

homme étoit chargé d'une affaire d'Etat très-importante, & cela étoit vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majesté; il n'y avoit que quatre murailles. J'apperçus dans un cabinet à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds & demi de large, sur lequel étoit un petit homme affublé d'une robe de chambre de drap bleu; c'étoit le Roi qui suoit & qui trembloit sous une méchante couverture dans un accès de fièvre violente; je lui fis la révérence, & commençai la connoissance par lui tâter le pouls, comme si j'avois été son Premier Médecin. L'accès passé il s'habilla & se mit à table. Algaroti, Keizerling,

erling, Maupertuis, & le Ministre du Roi auprès des Etats Généraux, & moi ; nous fûmes du souper où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, & des *Androgines* de Platon.

Le Conseiller Rambonet étoit pendant ce tems-là monté sur un cheval de louage ; il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liège, où il instrumenta au nom du Roi son maître, tandis que deux mille hommes de troupes de Vefel mettoient la ville de Liège à contribution. Cette belle expédition avoit pour prétexte quelques droits que le Roi prétendoit sur un fauxbourg. Il me chargea même de travailler au Mani-

feſte, & j'en fis un tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un Roi avec qui je ſoupais & qui m'appelloit ſon ami, ne dût toujours avoir raiſon. L'affaire ſ'accommoda bientôt moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids, & qui ſervirent à l'indemnifer des frais de ſon voyage de Straſbourg, dont il s'étoit plaint dans ſa poétique lettre.

Je ne laiſſois pas de me ſentir attaché à lui; car il avoit de l'eſprit & des graces, & de plus il étoit Roi, ce qui fait toujours une grande ſéduction, attendu la foibleſſe humaine. D'ordinaire ce ſont nous autres gens de lettres qui flattons les Rois: celui-là me louoit depuis
les

les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'Abbé Des-Fontaines & d'autres gredins me dif-famoient dans Paris au moins une fois la semaine,

Le Roi de Prusse, quelque tems avant la mort de son pere, s'étoit avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avoit eu un Prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée, auroit été d'écrire contre lui ; mais le Prince Royal n'y avoit pas entendu tant de finesse ; il avoit écrit de bonne foi dans le tems qu'il n'étoit pas encore Souverain, & que son pere ne lui faifait pas aimer le pouvoir despotique ; il louoit alors de tout son cœur la modé-
 D 4 ration,

ration, la justice, & dans son enthousiasme il regardoit toute usurpation comme un crime. Il m'avoit envoyé son manuscrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer. J'en avais déjà fait présent à un libraire de Hollande, nommé Venduren, le plus infigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer *l'Anti-Machiavel*, tandis que le Roi de Prusse qui avoit cent millions dans ses coffres, en prenoit un aux pauvres Liégeois par la main du Conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son pere lui avoit laissé soixante six mille quatre cens hommes complets d'excellentes troupes ; il les augmenta, & paroïssoit

roissoit avoir envie de s'en servir à la première occasion.

Je lui représentai qu'il n'étoit peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le même tems qu'on pourroit lui reprocher d'en violer les préceptes ; il me permit d'arrêter l'Édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service ; mais le libraire demanda tant d'argent que le Roi qui d'ailleurs n'étoit pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aimoit mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas.

Lorsque j'étais en Hollande occupé de cette besogne, Charles VI. mourut au
mois

mois d'Octobre 1740, d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie, & ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que Frédéric III. Roi de Prusse, n'étoit pas aussi ennemi de Machiavel que le Prince Royal avoit paru l'être.

Quoiqu'il roulât dans sa tête le projet de son invasion dans la Silesie, il ne m'appella pas moins à sa Cour. Je lui avois déjà signifié que je ne pouvois m'établir auprès de lui, & que je devois préférer l'amitié à l'ambition, que j'étois attaché à M^e. du Châtelet, & que philosophe pour philosophe, j'aimois mieux une Dame qu'un Roi : il approuva

cette

cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'Octobre. Le Cardinal de Fleury m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour *l'Anti-Machiavel* & pour l'Auteur ; je ne manquai pas de la lui montrer.

Il rassembloit déjà ses troupes sans qu'aucun de ses Généraux ni de ses Ministres pût pénétrer son dessein. Le Marquis de Beauvau, envoyé auprès de lui pour le complimenter, croyoit qu'il alloit se déclarer contre la France en faveur de Marie-Thérèse, Reine de Hongrie & de Bohême, fille de Charles VI ; qu'il vouloit appuyer l'élection à l'Empire de François de Lorraine, Grand-Duc
de

de Toscane, époux de cette Reine ; qu'il pouvoit y trouver de grands avantages.

Je devois croire plus que personne qu'en effet le nouveau Roi de Prusse alloit prendre ce parti ; car il m'avoit envoyé trois mois auparavant un écrit politique de sa façon, dans lequel il regardoit la France comme l'ennemie naturelle & déprédatrice de l'Allemagne ; mais il étoit dans sa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il disoit & de ce qu'il écrivoit, non par diffimulation ; mais parce qu'il écrivoit & parloit avec une espèce d'enthousiasme, & agissoit ensuite avec une autre.

Il partit au 15 Décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Silésie, à la tête de trente mille combattans bien pourvus de tout & bien disciplinés, & il dit au Marquis de Beauvau en montant à cheval : *je vais jouer votre jeu ; si les as nous viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'histoire de cette conquête : il me l'a montrée tout entière. Voici un des articles curieux du début de ces Annales. J'eus soin de le transcrire de préférence, comme un monument unique.

“ Que l'on joigne à ces considérations
 “ des troupes toujours prêtes à agir ;
 “ mon

“ mon épargne bien remplie, & la viva-
 “ cité de mon caractère étoient la raison
 “ que j’avois de faire la guerre à Marie-
 “ Thérèse, Reine de Bohême & de
 “ Hongrie :” & quelques lignes ensuite
 il y avoit ces propres mots : “ L’ambi-
 “ tion, l’intérêt & le desir de faire parler
 “ de moi l’emportèrent, & la guerre fut
 “ résolue.”

Depuis qu’il y a des Conquérans, &
 des esprits ardens qui ont voulu l’être, je
 crois qu’il est le premier qui se soit ainsi
 rendu justice ; jamais homme, peut-être,
 n’a plus senti la raison, & n’a plus écouté
 ses passions. Ces assemblages de phi-
 losophie & de déréglemens d’imagination
 ont toujours composé son caractère.

C’est

C'est dommage que je lui aie fait retrancher ce passage, quand je corrigeai depuis tous ses ouvrages ; un aveu si rare devoit passer à la postérité, & servir à faire voir sur quoi sont fondées presque toutes les guerres. Nous autres Gens de lettres, Poëtes, Historiens, Déclamateurs d'Académie, nous célébrons ces beaux exploits, & voilà un Roi qui les fait & qui les condamne.

Ses troupes étoient déjà en Silésie, quand le Baron de Gotter, son Ministre à Vienne, fit à Marie-Thérese la proposition incivile de céder de bonne grace au Roi Electeur, son maître, les trois quarts de cette province, moyennant
quoi

quoi le Roi de Prusse lui prêteroit trois millions d'écus, & feroit son mari Empereur.

Marie-Thérèse n'avoit alors ni troupes, ni argent, ni crédit, & cependant elle fut inflexible; elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un Prince qu'elle ne regardoit que comme le vassal de ses ancêtres, & à qui l'Empereur son pere avoit sauvé la vie. Ses Généraux rassemblèrent à peine vingt mille hommes; son Maréchal *Neuperg* qui les commandoit, força le Roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de *Neisse* à *Molwitz*. La Cavalerie Prussienne fut d'abord mise en déroute
par

par la Cavalerie *Autrichienne*, & dès le premier choc le Roi qui n'étoit pas accoutumé à voir des batailles, *s'enfuit* jusqu'à *Opeleim* à douze grandes lieues du camp où l'on se battoit. Maupertuis qui avoit cru faire une grande fortune, s'étoit mis à sa fuite dans cette campagne, s'imaginant que le Roi lui feroit au moins fournir un cheval. Ce n'étoit pas la coutume du Roi. Maupertuis acheta un *âne* deux ducats, le jour de l'action, & se mit à suivre Sa Majesté sur son âne du mieux qu'il put. Sa Monture ne put lui fournir sa course; il fut pris & dépouillé par les Houffards.

Frédéric passa la nuit couché sur un grabat dans un cabaret de village près

de Ratibor, fus les confins de la Pologne pour rentrer dans le nord de ses Etats, lorsqu' un de ses chasseurs arriva du camp de *Molwitz*, & lui annonça qu'il avoit gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide-de-camp ; la nouvelle étoit vraie. Si la Cavalerie Prussienne étoit mauvaise, l'Infanterie étoit la meilleure de l'Europe. Elle avoit été disciplinée pendant trente ans par le vieux Prince d'*Anhalt*. Le Maréchal de *Schwerin* qui la commandoit, étoit un élève de CHARLES XII. Il gagna la bataille sitôt que le Roi de Prusse fut enfui. Le Monarque revint le lendemain, & le

Général

Général vainqueur fut à-peu-près disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey. Je passai l'hyver à Paris où j'avois une foule d'ennemis ; car m'étant avisé d'écrire longtems auparavant *l'histoire de Charles XII*, de donner plusieurs pièces de Théâtre, de faire un Poëme Epique, j'avois comme de raison pour persécuteurs tous ceux qui se mêloient de vers & de prose : & comme j'avois même poussé la hardiesse jusqu'à écrire sur la Philosophie, il falloit bien que les gens qu'on appelle dévots, me traitassent d'Athée, selon l'ancien usage.

J'avois été le premier qui eût osé développer à ma nation les découvertes de Newton en langage intelligible. Les préjugés Cartésiens qui avoient succédé en France aux préjugés Péripatéticiens, étoient alors tellement enracinés, que le Chancelier d'Aguesseau regardoit comme un homme ennemi de la Raïson & de l'Etat quiconque adoptoit des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner le privilége pour l'impression des *Elémens de la Philosophie de Newton*. J'étois grand admirateur de Locke. Je le regardois comme le seul Métaphysicien raisonnable. Je louois surtout cette retenue si nouvelle, si sage en même tems, & si hardie, avec laquelle il dit que

nous

nous n'en faurons jamais assez par les lumières de notre raison pour affirmer que Dieu ne peut accorder le don du sentiment & de la pensée à l'Être appelé matière.

On ne peut concevoir avec quel acharnement & avec quelle *intrépidité d'ignorance* on se déchaîna contre moi sur cet article. Le sentiment de Locke n'avoit point fait de bruit en France auparavant, parceque les Docteurs lisoient St. Thomas & Quênel; & le gros du monde lisoit les Romans. Lorsque j'eus loué Locke, on cria contre lui, & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportoient dans cette dispute, ne

savoient sûrement ni ce que c'est que la matière, ni ce que c'est que l'esprit. Le fait est que nous ne savons rien de nous-mêmes; que nous avons le mouvement, la vie, le sentiment & la pensée sans savoir comment; que les élémens de la matière nous sont aussi inconnus que le reste; que nous sommes des aveugles qui marchons & raisonnons à tâtons; & que Locke a été très-sage en avouant que ce n'est pas à nous à décider de ce que le Tout-puissant ne peut pas faire. Cela joint avec quelque succès de mes pièces de Théâtre, m'attira une bibliothèque de brochures, dans lesquelles on prouvoit que j'étois mauvais Poëte, Athée, & fils d'un payfan.

On

On imprima l'histoire de ma vie, dans laquelle on me donna cette généalogie. Un *Allemand* n'a pas manqué de ramasser tous les contes de cette espèce dont on avoit farci les libelles qu'on imprimoit contre moi. On m'imputoit des aventures avec des personnes que je n'avois jamais connues, & avec d'autres qui n'avoient jamais existé. Je trouve en écrivant ceci une lettre de M. le Maréchal de Richelieu, qui me donnoit avis d'un gros libelle où il étoit prouvé que sa femme m'avoit donné un beau carrosse & quelque autre chose, dans le tems qu'il n'avoit point de femme. Je m'étois d'abord donné le plaisir de faire un recueil de ces calomnies; mais elles se mul-

tiplèrent au point que j'y renonçai. C'étoit-là tout le fruit que j'avois tiré de mes travaux. Je m'en consolais aisément, tantôt dans la retraite de Cirey, & tantôt dans le bonne compagnie.

Tandis que les excréments de la littérature me faisoient la guerre, la France la faisoit à la Reine de Hongrie; & il faut avouer que cette guerre n'étoit pas plus juste : car après avoir solennellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'Empereur Charles VI. & de la succession de Marie-Thérèse à l'héritage de son pere, après avoir eu la Lorraine pour prix de ses promesses, il ne paroissoit pas trop conforme au droit

des

des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le Cardinal de Fleury hors de ses mesures. Il ne pouvoit pas dire, comme le Roi de Prusse, que c'étoit la vivacité de son tempérament qui lui faisoit prendre les armes. Cet heureux Prêtre regnoit à l'age de 86 ans, & tenoit les rênes de l'Etat d'une main très foible.

On s'étoit mis avec le Roi de Prusse dans le tems qu'il prenoit la Silésie. On avoit envoyé en Allemagne deux armées pendant que Marie-Therese n'en avoit point. L'une de ces armées avoit pénétré jusqu'à 5 lieues de Vienne sans trouver d'ennemis. On avoit donné la Bohême à l'Electeur de Baviere qui fut élu Empereur,

reur, après avoir été nommé Lieutenant Général des armées du Roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il falloit pour tout perdre.

Le Roi de Prusse ayant pendant ce tems-là muri son courage & gagné des batailles, faisoit la paix avec les Autrichiens. Marie lui abandonna à son grand regret le Comté de Glatz avec la Silésie. S'étant détaché de la France sans ménagemens à ces conditions, au mois de Juin 1742, il me manda qu'il s'étoit mis dans les remèdes, & qu'il conseilloit aux autres malades de se rétablir. Ce Prince se voyoit alors au comble de sa puissance, ayant à ses ordres 130,000 hommes de troupes

troupes victorieuses, dont il avoit formé sa Cavalerie, tirant de la Silésie le double de ce qu'elle avoit produit à la Maison d'Autriche, affermi dans sa nouvelle conquête, & d'autant plus heureux que toutes les autres Puissances souffroient. Les Princes se ruinent aujourd'hui par la guerre ; il s'y enrichit. Ses soins se tournèrent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles Salles d'Opéra qui soient en Europe, à faire venir des Artistes en tout genre ; car il vouloit aller à la gloire par tous les chemins & au meilleur marché possible.

Son pere avoit logé à Potzdam dans une vilaine maison ; il en fit un Palais.

Potzdam

Potzdam devint une jolie ville ; Berlin s'agrandissoit ; on commençoit à y connoître les douceurs de la vie que le feu Roi avoit très négligées. Quelques personnes avoient des Meubles : la plûpart même portoient des chemises ; car sous le regne précédent on ne connoissoit guère que des devants de chemises qu'on attachoit avec des cordons, & le Roi regnant n'avoit pas été élevé autrement.

Les choses changeoient à vue d'œil : Lacédémone devenoit Athènes. Des déserts furent défrichés ; cent trois villages furent formés dans des marais desséchés.

Il n'en faisoit pas moins de la musique & des vers. Ainsi il ne falloit pas me faire si mauvais gré de l'appeller le *Salomon du Nord*. Je lui donnai dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura longtems.

*Premiere Suite des Mémoires
pour servir à la VIE de
Mr. de VOLTAIRE, écrits
par Lui-même.*

LE Cardinal De Fleury étoit mort le
29 Fevrier 1743, agé de 90 ans.
Jamais personne n'étoit parvenu plus
tard au Ministère, & jamais Ministre
n'avoit gardé sa place plus long tems.
Il commença sa fortune à l'age de 73 ans
par être Roi de France, & le fut
jusqu'à

jusqu'à la mort sans contradiction; affectant toujours la plus grande modestie, n'ambassant aucun bien, n'ayant aucun faste & se formant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable, plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la Cour que l'Europe. Je l'avois beaucoup vu chez Madame la Maréchale de Villeroy, quand il n'étoit qu'ancien Evêque de la petite vilaine Ville de Fréjus, dont il s'étoit toujours, intitulé *Evêque par l'indignation divine*, comme on le voit dans quelques unes de ses lettres. La Maréchale étoit une très-laide femme qu'il avoit répudiée le plutôt qu'il avoit pu. Le Maréchal de Villeroy qui ne savoit pas
que

que l'Evêque avoit été long tems l'amant de la Maréchale sa femme, le fit nommer par Louis XIV, Précepteur de Louis XV. De Précepteur il devint Premier Ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du Maréchal son bienfaiteur. C'étoit, à l'ingratitude près, un assez bon homme; mais comme il n'avoit aucun talent, il écartoit tous ceux qui en avoient dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs Académiciens voulurent que j'eusse sa place à l'Académie Française. On demanda au souper du Roi, qui prononceroit l'oraison funébre du Cardinal à l'Académie? Le Roi répondit
que

que ce feroit moi : sa maitresse la Duchesse de Chateauroux le vouloit ; mais le Comte de Maurepas, Secrétaire d'Etat ne le voulut point. Il avoit la manie de se brouiller avec toutes les maitresses de son maître, & il s'en est trouvé mal.

Un vieil imbécille, Précepteur du Dauphin, autrefois Théatin, & depuis Evêque de Mirepoix, nommé Boyer, se charger, par principe de conscience, de secondér le caprice de M. de Maurepas. Ce Boyer ayant la feuille des bénéfices, le Roi lui abandonnoit toutes les affaires du Clergé : il traita celle-ci comme un point de Discipline Ecclésiastique,

tique, & représenta que c'étoit offenser Dieu qu'un profane comme moi succédât à un Cardinal. Je savois que M. de Maurepas le faisoit agir; j'allai trouver ce Ministre, je lui dis : Une place à l'Académie n'est pas une dignité bien importante; mais après avoir été nommé, il est triste d'être exclus. Vous êtes brouillé avec Madame La Duchesse de Chateauroux que le Roi aime, & avec M. le Duc de Richelieu qui la gouverne. Quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos brouilleries, avec une pauvre place à l'Académie Française ? Je vous conjure de me répondre franchement : en cas que Madame de Chateauroux l'emporte sur Mr. l'Evêque de Mirepoix,

Mirepoix, vous y opposerez vous ? Il se recueillit un moment & me dit : *Oui, je vous écraserai.* Le Prêtre enfin l'emporta sur la *maitresse*, & je n'eus point une place dont je ne me souciois guère. J'aime à me rappeler cette aventure qui fait voir les petiteffes de ceux qu'on appelle *Grands*, & qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux. Cependant les affaires publiques n'alloient pas mieux depuis la mort du Cardinal, que dans ses deux dernières années. La Maison d'Autriche renaissoit de sa cendre ; la France étoit pressée par elle & par l'Angleterre ; il ne nous restoit alors d'autres reffources que dans le Roi de Prusse qui nous avoit

entraînés dans la guerre, & qui nous avoit abandonnés au besoin. On imagina d'envoyer secrettement chez ce Monarque, pour fonder ses intentions, pour voir s'il ne feroit pas d'humeur à prévenir les orages qui devoient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui, après avoir tombé sur nous, & s'il ne voudroit pas nous prêter 100,000 hommes dans l'occasion pour mieux affurer la Silésie. Cette idée étoit tombée dans la tête de M. de Richelieu & de Madame de Chateauroux ; le Roi l'adopta & M. Amelot, Ministre des affaires étrangères, mais Ministre très-subalterne, fut chargé seulement de presser mon départ. Il falloit un prétexte ; je pris celui de ma querelle.

querelle avec l'ancien Evêque de Mirepoix : le Roi approuva cet expédient. J'écrivis au Roi de Prusse que je ne pouvois plus tenir aux persécutions de ce Théatin, & que j'allois me réfugier auprès d'un Roi Philosophe, loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce Prélat signoit toujours *l'ânt. Evêque de Mirepoix*, & que son écriture étoit assez incorrecte, on lisoit *l'âne de Mirepoix* au lieu de *l'ancien*. Ce fut un sujet de plaisanterie, & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le Roi de Prusse qui n'alloit pas de main morte, quand il falloit frapper sur les Moines, & sur les Prélats de Cour, me

répondit avec un déluge de railleries sur l'âne de Mirepoix, & me pressa de venir.

J'eus grand soin de faire lire mes lettres, & les réponses ; l'Evêque en fut informé ; il alla se plaindre à Louis XV. de ce qu'on le faisoit, disoit-il, passer pour un sot dans les Cours étrangères.

Le Roi lui répondit que c'étoit une chose dont on étoit convenu, & qu'il ne falloit pas qu'il y prît garde.

Cette réponse de Louis XV. qui n'est guère dans son caractère, m'a toujours paru extraordinaire. J'avois à la fois

le

le plaisir de me venger de l'Evêque qui m'avoit exclus de l'Académie, celui de faire un voyage très-agréable, & celui d'être à portée de rendre service au Roi & à l'Etat. M. de Maurepas entroit même avec chaleur dans cette aventure, parcequ' alors il gouvernoit M. Amelot, & qu'il croyoit être le Ministre des affaires étrangères. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il fallut mettre M^e. du Châtelet de la confiance. Elle ne trouvoit rien de si lâche & de si abominable dans le monde, que de se séparer d'une femme, pour aller chercher un Monarque. Elle auroit fait un vacarme horrible ; on convint pour l'appaiser

qu'elle entreroit dans le mystère, & que les lettres passeroient par ses mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, sur mes simples reçus, de M. de Monmartel : je n'en abusai pas. Je m'arrêtai quelque tems en Hollande pendant que le Roi de Prusse couroit d'un bout à l'autre de ses Etats pour faire des *revues*. Mon séjour à la Haye ne fut pas inutile. Je logeois dans le Palais de la vieille Cour, qui appartenoit alors au Roi de Prusse par ses partages avec la Maison d'Orange. Son Envoyé, le jeune Comte de Padvitz, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapoit
par

par les bontés de cette Dame, des copies de toutes les résolutions secrètes de Leurs Hautes Puiffances très-mal intentionnées contre nous. J'envoyois ces copies à la Cour & mon service étoit très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin, le Roi me logea chez lui, comme il avoit fait dans les précédens voyages. Il menoit à Potzdam la vie qu'il avoit toujours menée depuis son avenement au Thrône. Cette vie mérite quelques détails. Il se levait à cinq heures du matin en été, & à six en hiver. Si vous voulez favoir les Cérémonies Royales de ce lever, quelles étoient les grandes & les petites Entrées, quelles étoient les fonctions de son

fon GrandAumonier, de fon GrandChambellan, de fon Premier Gentilhomme de la chambre, de fes Huiffiers, je vous répondrai qu'un laquais venoit allumer fon feu, l'habiller & le raser; encore s'habilloit-il presque tout feul. Sa chambre étoit affez belle; une riche balustrade d'argent, ornée de petits amours très-bien sculptés, sembloit fermer l'eftrade du lit dont on voyoit les rideaux; mais derriere les rideaux étoit, au lieu du lit, une bibliothèque; & quant au lit du Roi, c'étoit un grabat de fangle avec un matelas mince caché par un paravent. Marc-Aurele & Julien, ces deux Apôtres, & les plus grands hommes du Stoïcisme n'étoient pas plus mal couchés.

Quand

Quand Sa Majesté étoit habillée & bottée, le Stoïque donnoit quelque momens à la secte d'Epicure. Il faisoit venir deux ou trois favoris, soit Lieutenants ou Sous-Lieutenants de son régiment, soit Pages, soit Heiduques, ou jeunes Cadets. On prenoit du café; celui à qui l'on jettoit le mouchoir, restoit un demi-quart d'heure tête-à-tête. Les choses n'alloient pas jusqu'au dernières extrémités, attendu que le Prince, du vivant de son pere, avoit été fort maltraité dans ses amours de passade, & non moins guéri. Il ne pouvoit jouer le premier rôle; il falloit se contenter des seconds. Ces amusemens d'écolier étant finis, les affaires d'Etat prenoient la place. Son

Premier

Premier Ministre arrivoit avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce Premier Ministre était un Commis qui logeait au second étage de la maison de Fudsdoff, ce soldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autrefois servi le Roi dans le château de Custrin. Les Secretaires d'Etat envoioient toutes les dépêches au Commis du Roy, qui en apportait l'extrait. Le Roi faisoit mettre les réponses à la marge en deux mots. Toutes les affaires du Royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les Secretaires d'Etat, les Ministres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le Roi son pere avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait

cutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cent lieues étaient gouvernées comme une Abbaye.

Vers les onze heures, le Roi en bottes faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, & à la même heure tous les Colonels en faisoient autant dans toutes les provinces, dans l'intervalle de la parade & du diner. Les Princes ses freres, les Officiers Généraux, un ou deux Chambellans mangeaient à sa table qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas il se retirait

retirait seul dans son cabinet & faisait des vers jusqu'à cinq ou six heures : ensuite venait un jeune homme nommé Darget ci-devant Secrétaire de M. de Valory Envoyé de France, qui faisait la lecture. Un petit concert commençait à sept heures ; le Roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertants exécutaient souvent de ses compositions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eut pas effuyé chez les Grecs la mortification qu'eut Epaminondas d'avouer qu'il ne savait pas la Musique.

On souperait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau

bleau dont il avait donné le deffin à Pene, son Peintre, l'un de nos meilleurs Coloristès ; c'était une belle Priapée. On voyait des jeunes gens embrassans de jeunes femmes, des Nymphes sous des Satyres, des Amours qui jouaient aux jeux d'Emolpes & des Gitons, quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baiffaient, des boucs sautant sur des chevres & des beliers sur des brebis. Le repas n'en était pas souvent moins philosophique. Un survenant qui nous aurait écoutés en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept Sages de la Grèce au Bordel. Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de

liberté

liberté de toutes les superstitions des hommes, & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaifanteries & de mépris. Dieu était respecté, mais ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. Il n'entraît jamais dans le Palais n'y femmes n'y Prêtres : en un mot Frédéric vivait sans Cour, sans Conseil, & sans Culte.

Quelques juges de Province voulurent faire brûler je ne fai quel pauvre payfan accusé par un Prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'exécutait personne sans que le Roi n'eût confirmé la sentence, loi très-humaine qui se pratique en Angleterre, & dans
d'autres

d'autres pays; Frédéric écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses Etats, liberté de conscience & de f——.

Un Prêtre d'auprès de Stettin, très scandalisé de cette indulgence, glissa dans un sermon sur Hérode, quelques traits qui pouvaient regarder le Roi son Maître. Il fit venir ce Ministre de village à Potzdam, en le citant au Consistoire, quoi qu'il n'y eût à la Cour pas plus de Consistoire que de Messe. Le pauvre homme fut amené: le Roi prit une robe & un rabat de Prédicant: d'Argens l'auteur des *Lettres Juives*, & un Baron de Polnitz qui avait changé trois ou quatre fois de Religion, se revê-

G

tirent

tirent du même habit. On mit un tome du *Dictionnaire de Bayle* sur une table en guise d'Évangile, & le coupable fut introduit par deux Grenadiers devant ces trois Ministres du Seigneur. Mon frere, lui dit le Roi, je vous demande, au nom de Dieu, sur quel Hérode vous avez prêché ? Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfants, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le Roi, si c'était Hérode premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs ? Le Prêtre de village ne fut que répondre. Comment, dit le Roi, vous avez osé prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille ! vous êtes indigne du saint Ministère. Nous
. vous

Vous pardonnons cette fois, mais fachez que nous vous excommunierons si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra la sentence & son pardon ; on signa trois noms ridicules inventés à plaisir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons grace pour vous à nos freres ; ne manquez pas de nous venir trouver. Le Prêtre alla dans Berlin chercher les trois Ministres ; on se moqua de lui, & le Roi qui était plus plaisant que libéral, ne se soucia pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernait l'Eglise aussi despotiquement que l'Etat. C'était lui qui

prononçait les divorces, quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs. Un Ministre lui cita un jour l'Ancien Testament, au sujet d'un de ces divorces : *Moïse*, lui dit le Roi, *menait les Juifs comme il voulait, & moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.*

Ce Gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de Stoïcisme & d'Epicuréisme, de sévérité dans la discipline militaire & de mollesse dans l'intérieur du Palais, des Pages avec lesquels on s'amusait dans son Cabinet & des soldats qu'on faisait passer trente six fois par les baguettes sous les fenêtres du Monarque qui les regardait,

des

des discours de Morale & une licence effrénée, tout cela composait un tableau bizarre que peu de personnes connaissent, & qui a depuis percé dans l'Europe.

La plus grande économie préfidait dans Potzdam, à tous ses goûts. Sa table, celle de ses Officiers & de ses domestiques, était réglée à trente trois écus par jour, indépendamment du vin ; & au lieu que chez les autres Rois, ce sont des Officiers de la Couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était son valet de chambre Fridesdorff qui était à la fois son Grand Maître d'Hôtel, son Grand Echançon & son Grand Panetier.

Soit économie, soit politique, il n'accordait pas la moindre grace à ses anciens favoris, & surtout à ceux qui avaient risqué leur vie pour lui, quand il était Prince Royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors ; & comme Louis XII. ne vengeait pas les injures du Duc d'Orléans, le Roi de Prusse oubliait les dettes du Prince Royal.

Cette pauvre maitresse qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin au Commis du Bureau des fiacres ; car il y avait dix-huit fiacres à Berlin ; & son

&

& dix écus qui lui a toujours été payée. Elle s'appellait Mademoifelle Saumers, grande femme, maigre, qui refsembloit à une Sibylle, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un Prince.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très beau fpectacle pour les hommes vains, c'est-à-dire, pour presque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt Princes de l'Empire, fervi dans la plus belle vaiffelle d'or de l'Europe, & trente deux Pages & autant de jeunes heiduques superbement parés, portant de grands

plats d'or massif. Les Grands Officiers paraissaient alors ; mais hors de là on ne les connaissait point.

On allait après diner à l'Opéra dans cette grande salle de 300 pieds de long qu'un de ses Chambellans, nommé Knoberstoff avait bâtie sans Architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danseurs, étaient à ses gages. La Barberini dansait alors sur son Théâtre ; c'est elle qui depuis épousa le fils de son Chancelier. Le Roi avait fait enlever à Venise cette danseuse par des soldats, pour l'amener par Vienne même jusqu'à Berlin. Il en était un peu amoureux, parcequ'elle avait les jambes d'un homme. Ce qui était incom-

incompréhensible, c'est qu'il lui donnait 32000 liv. d'appointement. Son Poëte Italien, à qui il faifait mettre en vers les Opéra dont lui-même faifait toujours le plan, n'avait que 1200 liv. de gages ; mais auffi il faut confidérer qu'il était fort laid & qu'il ne danfait pas. En un mot la Barberini touchait à elle feule plus que trois Miniftres d'Etat ensemble. Pour le Poëte Italien il fe paya un jour par fes mains : il découfit dans une Chapelle du premier Roi de Pruffe, de vieux galons d'or dont elle était ornée. Le Roi qui jamais ne fréquenta de Chapelle, dit qu'il ne perdait rien. D'ailleurs il venait d'écrire une differtation en faveur des voleurs, qui est imprimée dans les recueils

recueils de son Académie, & il ne jugea pas à propos cette fois-là de détruire ses écrits par les faits. Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire. Il y avait dans les prisons de Spandau un vieux Gentil-homme de Franche-Comté, haut de six pieds, que le feu Roi avait fait enlever pour sa belle taille. On lui avait promis une place de Chambellan, & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec un de ses camarades. Il fut saisi & ramené devant le feu Roi auquel il eut la naïveté de dire qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un Tiran comme lui. On lui coupa, pour réponse, le nez & les oreilles; il passa par les baguettes

trente fix fois ; après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore quand M. de Valory, notre Envoyé, me pressa de demander sa grace au très-clément fils du très-dur Frédéric-Guillaume.

Sa Majesté se plaifait à dire que c'était pour moi qu'il faifait jouer la *Clemenza di Tito*, Opéra plein de beauté du célèbre *Métastasio*, mis en musique par le Roi lui-même, aidé de son Compositeur. Je pris mon tems pour recommander à ses bontés ce pauvre Franco-Comtois sans oreilles & sans nez ; je lui détachai cette semonce :

Génie

Génie universel, ame sensible & ferme,
 Quoi, lorsque vous regnez, il est des mal-
 heureux !
 Aux tourmens d'un coupable, ah ! daignez
 mettre un terme,
 Et n'en mettez jamais à vos soins généreux.
 Voyez autour de vous les prieres tremblantes,
 Filles du repentir, maitresses des grands
 cœurs,
 S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
 Les mains qui de la terre ont du sécher les
 pleurs.
 Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
 Ce spectacle brillant où triomphe Titus ?
 Pour achever la fête, égalez sa clémence,
 Et l'imitiez en tout, ou ne la vantez plus.

La requête était un peu forte ; mais
 on a le privilége de dire ce qu'on veut

en

en vers. Le Roi promet quelque adoucissement, & même plusieurs mois après, il eut la bonté de mettre le Gentil-homme dont il s'agissait, à l'hospital, à six sols par jour. Il avait refusé cette grace à la Reine sa mere qui aparemment ne l'avait demandée qu'en prose.

Au milieu des fêtes, des Opéra, des soupers, ma négociation secrete avançait. Le Roi trouvait bon que je lui parlasse de tout, & j'entremêlais souvent des questions sur la France & sur l'Autriche, à propos de *l'Enéide* & de *Tite-Live*. La conversation s'animait quelque fois; le Roi s'échauffait, & me disait que tant que notre Cour frapperait à toutes les portes
pour

pour avoir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier à mi-marge; il répondait sur mes colonnes à mes hardieses. J'ai encore ce papier où je lui disais : Doutez-vous que la Maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la première occasion ? voici la réponse en marge :

Ils feront recus, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette négociation d'une espèce nouvelle, finit par un discours qu'il me tint, dans un de ses mouvemens de vivacité, contre le Roi d'Angleterre, son cher oncle.

oncle. Ces deux Rois ne s'aimaient pas; celui de Prusse disait: *George est l'oncle de Frédéric & ne l'est pas du Roi de Prusse.* Enfin il me dit: *que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche.* Je n'en voulais pas d'avantage; je retournai vite à la Cour de France; je rendis compte de mon voyage; je donnais au Ministère François l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut pas trompeuse, & le printems suivant le Roi de Prusse fit en effet un nouveau Traité avec la France. Il s'avança en Bohême avec 100000 hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon Parisien mon aventure, & le service que
j'avais

j'avais rendu, il n'eut pas douté que je ne fusse promu à quelque bon poste. Voici quelle fut ma récompense. La Duchesse de Chateauroux fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chasser M. Amelot, parcequ'il était bégue, & que ce petit défaut lui déplaisait. Elle haïssait de plus cet Amelot, parcequ'il était gouverné par M. de Maurepas: il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans sa disgrâce.

Il arriva quelques tems après que Louis XV. fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz. M. de Maurepas & sa
cabale

cabale prirent ce tems pour perdre M^e. de Chateauroux. L'Evêque de Soissons Fitz-James, fils du bâtard de Jacques II. regardé comme un Saint, voulut en qualité de Premier Aumonier, convertir le Roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni Abfolution, ni Communion, s'il ne chassait sa Maitresse, & sa sœur la Duchesse de Lauragais, & leurs amies. Les deux sœurs partirent chargées de l'exécration du peuple de Metz. *Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, aussi sot que celui de Metz, donna à Louis XV. le surnom de BIEN-AIMÉ.* Un Poisson nommé Vadé, imagina ce titre que les Almanacs prodiguèrent. Quand ce Prince se porta bien, il ne voulut

être que le bien-aimé de sa Maitresse. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans son Ministère; elle allait partir de Paris pour Versailles, quand elle mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avait causée. Elle fut bien tôt oubliée.

Il fallait une Maitresse; le choix tomba sur la Demoiselle Poisson, fille d'une femme entretenue, & d'un Payfan de la Ferté-sous-Jouare, qui avait amassé quelque chose à vendre du bled aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelques malversations. On avait marié sa fille au sous-fermier Le Normand,
Seigneur

Seigneur d'Étiole, neveu du Fermier Général Le Normand de Tourneham qui entretenait sa mère. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de graces & de talens, née avec du bon sens & un bon cœur. Je la connaissais assez ; je fus même le confident de son amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle serait aimée du Roi, & qu'elle s'était senti une violente inclination, sans trop la démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique, dans sa situation était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que faisait le Roi dans la forêt de Senar. Tourneham, l'amant de sa mère, avait une maison de cam-

pagne dans le voisinage. On promenait Mademoiselle d'Etiole dans une jolie calèche : le Roi la remarquait & lui envoyait souvent des chevreuils. La mere ne cessait de lui dire qu'elle était plus jolie que Madame de Chateauroux, & le bon homme Tourneham, s'écriait souvent : il faut avouer que la fille de Madame Poisson, est un morceau de Roi. Enfin quand elle eut tenu le Roi entre ses bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la destinée, & elle avait raison. Je passai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le Roi faisait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données à mes ouvrages,

ni

ni à mes services. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres *inutiles* de l'Académie. Je fus nommé Historiographe de France, & le Roi me fit présent d'une charge de Gentilhomme Ordinaire de sa Chambre. Je conclus que, pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la Maîtresse d'un Roi, que d'écrire cent volumes. Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tous mes confrères, les beaux Esprits de Paris, se déchaînerent contre moi, avec toute l'animosité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenses qu'ils méritaient. J'étais toujours lié avec la Marquise du Chatelet

par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude. Nous demeurions ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine. Le Roi Stanislas tenait alors sa petite & agréable Cour à Luneville. Tout vieux & tout dévot qu'il était, il avait pour amie une femme qui ne l'était guères. C'était Madame la Marquise de Boufflers. Il partageait son ame entre elle & un Jéuite nommé Menou, le plus intrigant & le plus hardi Prêtre que j'aye jamais connu. Cet homme avait attrapé au Roi Stanislas, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont une partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui &

& quelques Jésuites de la ville de Nancy. Cette maison était dotée de 24000 liv. de rente, dont douze pour la table de Menou, & douze pour donner à qui il voudrait. La Maitresse n'était * pas à beaucoup près si bien traitée. Elle tira à peine du Roy de Pologne de quoi avoir des jupes ; & cependant le Jésuite enviait sa portion & était furieusement jaloux de la Marquise. Ils étaient ouverte-

* Otez le mot de Maitresse, ce qui est très faux ; mettez amie. Madame de Boufflers était une amie très-desintéressée. Elle ne s'est presque jamais servi de son crédit que pour servir ses amis, & cette expression, *de quoi avoir des jupes*, n'est point du tout convenable.

ment brouillés *. Le pauvre Roi avait tous les jours bien de la peine, au sortir de la Messe, à rapatrier sa Maitresse &

* Madame de Boufflers n'a jamais été brouillée avec le pere Menou qui, tout intrigant qu'il était, n'a jamais imaginé de donner Madame du Chatelet pour maitresse. Cette Dame & M. de V***, ne font jamais venus à Luneville qu'invités par M^e. de B***, qu'ils voyaient beaucoup & qu'ils trouvaient fort aimable. Ils n'ont jamais fait le voyage pour le Roi de Pologne.

Si Menou proposa à V***, & à M^e. du Ch*** ce fut lors qu'il fut informé qu'ils devaient y venir, & pour s'enfaire un mérite auprès du Roi. Ces deux notes sont de M. de St. Lambert, Auteur du Poëme des Saisons.

son

son Confesseur. Enfin notre Jésuite ayant entendu parler de Madame du Chatelet qui était très-bien faite & encore assez belle, imagina de la substituer à Madame de Boufflers.

Stanislas se mêlait quelque fois de faire d'assez mauvais petits ouvrages. Menou crut qu'une femme Auteur réussirait mieux qu'une autre auprès de lui ; & le voilà qui vient à Cirey, pour ourdir cette belle trame. Il cajole Madame du Chatelet, & nous dit que le Roi Stanislas sera enchanté de nous voir. Il retourne dire au Roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. Stanislas recommande à Madame de
Boufflers

Boufflers de nous amener ; & en effet nous allames passer à Luneville toute l'année 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le R. P. Nous nous attachâmes à M^c de Boufflers & ce Jéfuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la Cour de Lorraine était assez agréable, quoi qu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries.

Poncet Evêque de Troyes, perdu de dettes & de réputation, voulut sur la fin de l'année, augmenter notre Cour & nos tracasseries.

Quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de

de ses Oraisons Funébres & de ses Sermons. Il obtint par nos deux Dames, d'être Premier Aumonier du Roi qui fut flatté d'avoir un Evêque à ses gages, & à de très-petits gages. Cet Evêque ne vint qu'en 1750. Il débuta d'abord par intriguer contre M^e de Boufflers sa bienfaitrice & fut chassé. Sa colere retomba sur Louïs XV. gendre de Stanislas ; car étant retourné à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des Billets de Confession inventés par l'Archevêque de Paris, Beaumont. Il tint tête au Parlement, & brava le Roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes ; mais c'était celui de se faire enfermer. Le Roi de France l'envoya prisonnier

prisonnier en Alsace, dans un Couvent de gros Moines Allemands. Mais il faut revenir à ce qui me touche. Madame du Chatelet mourut dans le Palais de Stanislas, après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés que personne de nous ne songea à faire venir ni Curé, ni Jésuite, ni Sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort ; il n'y eut que nous qui les sentimes. Le bon Roi Stanislas vint dans ma chambre me consoler, & pleurer avec moi. Peu de ses confrères en font autant en pareille occasion. Il voulut me retenir ; je ne pouvais plus supporter Luneville, & je retournai à Paris.

Ma-

Ma destinée était de courir de Roi en Roi, quoi que j'aimasse ma liberté avec idolâtrie. Le Roi de Prusse à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais Madame du Chatelet pour lui, voulut à toute force m'attraper, quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires; & son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'Histoire de son Pays & de ses Campagnes. Il était bien sûr à la vérité que ses vers & sa prose étaient au dessus de ma prose & de mes vers, quant au fond des choses; mais il croyait que pour la forme je pouvais, en qualité d'Académicien, donner quelque tournure
à ses

à ses écrits. Il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un Roi victorieux, Poète, Musicien, & Philosophe, & qui faisait semblant de m'aimer ! Je crus que je l'aimais : enfin je repris encore le chemin de Potzdam, au mois de juin 1750. Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le Palais d'Alcine. Etre logé dans l'appartement qu'avait eu le Maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les cuisiniers du Roi, quand je voulais manger chez moi, & les cochers, quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me faisait.

Les

Les soupers étaient très-agréables ; je ne fais si je me trompe, il me semble qu'il y avait bien de l'esprit : le Roi en avait & en faisait avoir, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je n'ai jamais fait de repas si libre. Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majesté. Je corrigeais tous ses ouvrages : ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien, je lui rendais compte de tout ; ce qui composa une Rhétorique & une Poétique à son usage. Il en profita, & son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait
une

une vie libre ; & je ne concevais rien de plus agréable que cet état. Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enyvrer tout-à-fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une Maîtresse ne s'explique pas plus tendrement. Il s'efforçait de dissiper dans cette lettre, la crainte que m'inspirait son rang & son caractère. Elle portait ces mots singuliers :

“ Comment pourrais-je jamais causer
 “ l'infortune d'un homme que j'estime,
 “ & qui me sacrifie sa Patrie, & tout
 “ ce que l'humanité a de plus cher ? Je

vous

“ vous respecte comme mon maître en
 “ Eloquence, je vous aime comme un
 “ ami vertueux. Quel esclavage, quel
 “ malheur, quel changement, y a-t-il à
 “ craindre dans un pays où l’on vous
 “ estime autant que dans votre patrie,
 “ & chez un ami qui a un cœur re-
 “ connaissant ? J’ai respecté l’amitié qui
 “ vous liait à Madame du Chatelet :
 “ mais après elle j’étais un de vos plus
 “ anciens amis. Je vous promets que
 “ vous ferez heureux ici autant que je
 “ vivrai.

Voilà une lettre comme peu de Ma-
 jestés en écrivent : ce fut le dernier verre
 qui m’enivra. Les protestations de

I

bouche

bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulières avec des favoris plus jeunes que moi; & oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge, & que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiser: je lui baisai la sienne, & je me fis son esclave. Il fallait une permission du Roi de France pour appartenir à deux maîtres; le Roi de Prusse se chargea de tout. Il écrivit pour me demander au Roi. Je n'imaginai pas qu'on fût choqué à Versailles, qu'un Gentilhomme Ordinaire de la Chambre, qui est l'espece la plus inutile à la Cour, devînt inutile Chambellan à Berlin. On me

me donna toute permission; mais on fut très-piqué, & on ne me le pardonna pas. Je déplus fort au Roi de France, sans plaire davantage à celui de Prusse qui se moquait de moi dans le fond de son cœur.

Me Voilà donc avec une Clef d'argent doré pendue à mon habit, une Croix au cou, & 20000 liv. de pension. Maupertuis en fut malade, & je ne m'en aperçus pas.

Il y avait alors un Médecin à Berlin, nommé La Metrie, le plus franc Athée, de toutes les Facultés de Médecine de l'Europe; homme d'ailleurs gai, plaifant,

étourdi, tout aussi instruit de la Théorie qu'aucun de ses confrères, & sans contredit le plus mauvais Médecin de la terre dans la Pratique; aussi ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la Faculté de Paris, & avait même écrit contre les Médecins, beaucoup de personnalités qu'ils ne pardonnerent point; ils obtinrent contre lui un décret de prise de corps.

La Mettrie s'était donc retiré à Berlin, où il amusait assez par sa gaieté; écrivant d'ailleurs, & faisant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté sur la Morale. Ses livres plurent au Roi qui le fit non pas son Médecin, mais son Lecteur.

Un

Un jour après la lecture, La Metrie qui difait au Roi tout cequi lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune : *Laissez faire*, dit le Roi, *on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus.* La Metrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophtegme digne de Denis de Syracuse. Je réfolus dès-lors de mettre en fureté les pelures de l'Orange. J'avais environ 300000 liv. à placer ; je me gardai bien de mettre ce fonds dans les Etats de mon Alcine : je les plaçai avantageufement fur les terres que le Duc de Wurtemberg poffède en France. Le Roi qui ouvrait toutes mes lettres, fe douta bien que je ne prétendais pas

rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme Denis; il fallait que je rabotasse continuellement, & que je reviffe encore son Histoire de Brandebourg & tout ce qu'il composait.

La Metrie mourut pour avoir mangé chez Milord Tirconell, Envoyé de France, un pâté farci de truffes, après un très-long dîner. On prétendit qu'il s'était confessé avant de mourir; le Roi en fut indigné. Il s'informa exactement si la chose était vraie; on l'affura que c'était une calomnie atroce, & que La Metrie était mort, comme il avait vécu, en reniant Dieu & les Médecins. Sa Ma-
 jesté

jesté satisfait composa sur le champ son Oraison Funèbre qu'il fit lire en son nom, à l'assemblée publique de l'Académie, par Darget son Secrétaire, & donna six cents livres de pension à une fille de joie que La Metrië avait amenée de Paris, quand il avait abandonné sa femme & ses enfans.

Maupertuis qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son tems pour répandre le bruit, que j'avais dit que la Charge d'Athée du Roi était vacante: Cette calomnie ne réussit pas; mais il ajouta ensuite que je trouvais les vers du Roi mauvais, & cela réussit,

Je m'apperçus que depuis ce tems-là les soupers du Roi n'étaient plus si gais ; on me donnait moins de vers à corriger ; ma disgrâce était complète.

Algaroti, Darget, & un Français nommé Chasol, qui était un de ses meilleurs Officiers, le quittèrent tous à la fois. Je me disposais à en faire autant ; mais je voulus auparavant me donner le plaisir de me moquer d'un livre que Maupertuis venait d'imprimer. L'occasion était belle ; on n'avait jamais rien écrit de si ridicule & de si fou. Le bon homme proposait sérieusement de faire un voyage droit aux deux Poles, de disséquer des têtes de Géans pour connaître

naître la nature de l'ame par leur cer-
velle, de bâtir une ville où l'on ne par-
lerait que Latin, de creuser un trou
jusqu'au noyau de la terre, de guérir les
maladies en enduisant les malades de
poix-résine, & enfin de prédire l'avenir en
exaltant son ame.

Le Roi rit de son livre, j'en ris, tout
le monde en rit ; mais il se passait alors
une scène plus sérieuse, à-propos de je
ne fais quelle fadaise de Mathématiques
que Maupertuis voulait ériger en décou-
verte. Un Géomètre plus savant, nommé
Koënic, Bibliothécaire de la Princesse
d'Orange à la Haye, lui fit appercevoir
qu'il se trompait, & que Leibnitz qui
avait

avait autrefois examiné cette vieille idée, en avait démontré la fauffeté dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin, indigné qu'un Affocié Etranger lui prouvât ses bévues, persuada d'abord au Roi, que Koënis, en qualité d'homme établi en Hollande, était son ennemi, & avait dit beaucoup de mal de la Prose & de la Poësie de sa Majesté, à la Princesse d'Orange.

Cette première précaution prise, il aposta quelques pauvres Pensionnaires de l'Académie qui dépendaient de lui, &

fit

fit condamner Koënic, comme faussaire, à être *rasé* du nombre des Académiciens. Le Géomètre de Hollande, avait pris les devants, & avait renvoyé sa patente de la dignité d'Académicien à Berlin.

Tous les Gens de lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de Maupertuis, qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules ; car le Roi ayant pris parti dans cette malheureuse affaire, personne n'osait parler. Je fus le seul qui élevai la voix. Koënic était mon ami : j'avais à la fois le plaisir de déf-

défendre la liberté des Gens de lettres avec la cause d'un ami, & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin ; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de Gens de lettres en usent ainsi ; la plûpart, sont pauvres ; la pauvreté énerve le courage, & tout Philosophe à la Cour devient aussi esclave que le premier Officier de la Couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un Roi plus absolu que le Grand Turc. C'était un plaisant Roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer. Il protégeait Maupertuis & se moquait de lui plus que personne. Il se mit à écrire

contre

contre lui, & m'envoya son manuscrit dans ma chambre, par un ministre de ses plaisirs secrets, nommé Marvitz. Il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, la méthode de guérir avec un enduit de poix-résine, le voyage au Pole Austral, la ville Latine, & la lâcheté de son Académie, d'avoir souffert la tyrannie exercée sur le pauvre Koëinig : mais comme sa devise était : *point de bruit, si je ne le fais*, il fit brûler tout ce qu'on avait écrit sur cette matiere, excepté son ouvrage.

Je lui renvoyai son Ordre, sa Clef de Chambellan, sa pension. Il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi
tout

tout ce que je pus pour le quitter. Il
 me rendit sa Croix & sa Clef, & voulut
 que je soupassé avec lui. Je fis donc
 encore un souper de Démoclès; après
 quoi je partis avec promesse de revenir,
 & avec le ferme dessein de ne le revoir
 de ma vie.

Ainsi nous fumes quatre qui nous
 échappames en peu de tems, Chafol,
 Darget, Algaroti, & moi. Il n'y avait
 pas moyen en effet d'y tenir. On fait
 bien qu'il faut souffrir auprès des Rois ;
 mais Frédéric abusait un peu trop de sa
 prérogative. La Société a ses loix, à
 moins que ce ne soit la Société du Lion
 & de la Chevre. Frédéric manquait
 toujours

toujours à la premiere loi de la Société, de ne rien dire de defobligeant à personne. Il demandait souvent à son Chambellan Polnitz, s'il ne changerait pas volontiers de Religion pour la quatrieme fois, & il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. *Eh, mon Dieu ! mon cher Polnitz, lui disait-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volates à la Haye, en lui vendant de l'argent faux pour du fin : aidez un peu ma mémoire, je vous prie.* Il traitait à peu-prés de même le pauvre d'Argens ; cependant ces deux victimes resterent. Polnitz ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler des couleuvres pour vivre, & n'avait pas d'autre pain ; &

d'Argens

d'Argens n'avait pour tout bien dans le monde, que ses *Lettres Juives* & sa femme nommée Cochois, mauvaise Comédienne de province, si laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoi qu'elle en fit plusieurs. Pour Maupertuis qui avait été assez mal-avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles, dans un pays libre, que mille dans un pays despotique, il fallait bien qu'il restât dans les fers qu'il s'était forgés.

Seconde

*Seconde Suite des Mémoires
pour servir à la VIE de
V. ***, écrits par Lui-
même.*

EN sortant de mon Palais d'Alcine,
j'allai passer un mois auprès de
Madame la Duchesse de Saxe-Gotha,
la meilleure Princesse de la terre, la
plus douce, la plus sage, la plus égale,
& qui, Dieu merci, ne faisoit pas des
vers. Delà je fus quelques jours à la
K maison

maison de campagne du Landgrave de Hesse, qui étoit beaucoup plus éloigné de la Poësie que la Princesse de Gotha. Je respirai ; je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'étoit là que m'attendoit une très-bizarre destinée.

Je tombai malade à Francfort. Une de mes nièces, veuve d'un Capitaine au régiment de Champagne, femme très aimable, remplie de talens, & qui de plus étoit regardée à Paris comme Bonne Compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le *Mein* ; mais elle me trouva prisonnier de guerre.

Voici

Voici comme cette belle aventure s'étoit passée. Il y avait un nommé Freitag, banni de Dresde après avoir été mis au carcan & condamné à la brouette, devenu depuis à Francfort Agent du Roy de Prusse, qui se servait volontiers de tels Ministres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passans.

Cet Ambassadeur, & un marchand, nommé Schmitt, condamné ci-devant à l'amende pour fausse-monnoie, me signifient de la part de Sa Majesté le Roy de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort jusqu' à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais

à Sa Majesté. Helas, Messieurs! je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure; pas même les moindres regrets. Qui sont donc les joyaux de la Couronne Brandebourgeoise que vous redemandez? *Ce l'être, Montsir,* répondit Freitag, *L'œuvre de poésie du Roy mon gratieux Maître.* Oh! je lui rendrai sa prose & ses vers, de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoiqu' après tout j'aye plus d'un droit à cet ouvrage: il m'a fait présent d'un bel exemplaire imprimé à ses dépens; malheureusement cet exemplaire imprimé est à Leipfick avec mes autres effets. Alors Freitag me proposa de rester à Francfort jusqu' à ce que ce trésor qui était à Leipfick fût arrivé,

arrivé, & il me signa ce beau billet ;
 “ Montsir, Sitôt le gros balot de Leip-
 “ fick fera ici, où est L’œuvre de Poë-
 “ fie, lui rendu à moi, vous pourrez
 “ partir, où vous paroitra bon, à Franc-
 “ fort, premier Juin 1753, Freitag,
 “ Résident du Roi mon Maître” J’écrivis
 au bas du billet : *Bon pour L’œuvre de
 Poësie du Roi votre Maître, de quoi le
 Résident fut très-satisfait.*

Le 12 Juin arriva le grand balot de
 Poësie. Je remis fidelement le sacré
 dépôt, & je crus pouvoir m’en aller,
 sans manquer à aucune Tête Couronnée ;
 mais dans l’instant que je partais, on
 m’arrêta moi, mon secretaire, & mes

gens. On arrête ma nièce ; quatre foldats la traînent au milieu des boues chez le M^d. Schmitt qui avoit je ne fais quel droit de Conseiller Privé du Roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un Général Prussien ; il commandait douze foldats de la ville, dans cette grande affaire, avec toute l'importance & toute la grandeur convenable. Ma nièce avoit un passeport du Roi de France ; & de plus elle n'avoit j'amaïs corrigé les vers du Roi de Prusse. On respecte ordinairement les Dames dans les horreurs de la guerre ; mais le Conseiller Schmitt & le Résident Freitag, en agissant pour Frédéric, croyaient lui faire leur cour en traînant

traînant le pauvre Beau Séxe dans les boues. On nous fourra tous deux dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats. On en mit quatre autres dans ma chambre ; quatre dans un grenier où on avoit conduit ma nièce ; quatre dans un gale-tas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon Secrétaire sur de la paille. Ma nièce avoit à la vérité un petit lit ; mais les quatre soldats avec la bayonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux & de femme de chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à la Cour, que l'Empereur avoit été élu dans Francfort, que mon Se-

cretaire était Florentin & sujet de Sa Majesté Impériale, que ma nièce & moi, nous étions sujets du Roi Très-Chrétien, & que nous n'avions rien à démêler avec le Margrave de Brandebourg : on nous répondit que le Markgrave avoit plus de crédit dans Francfort que l'Empereur. Nous fumes douze jours prisonniers de guerre ; & il nous fallut payer 140 écus par jour. Le Marchand Schmitt s'étant emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié, on ne pouvait payer plus chèrement *L'œuvre de Poësie du Roy de Prusse*. Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui pour prendre de mes leçons ; partant

nous

nous fumes quittes. Pour rendre l'aventure plus complète, un certain Venduren, libraire à la Haye, frippon de profession, & banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était ce même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de *l'Anti-Machiavel* de Frédéric. On retrouve ses amis dans l'occasion; il prétendit que Sa Majesté lui redevait une vingtaine de ducats, & que j'en étais responsable. Il compta l'interêt & l'interêt de l'interêt. Le Sieur Fri-liard, Bourguemestre de Francfort, qui était même *Bourguemestre Regnant*, comme cela se dit, trouva, en qualité de Bourguemestre, le compte très-juste; &
en

en qualité de Regnant, il me fit débours-
fer trente ducats, en prit 26 pour lui,
& en donna quatre au frippon de li-
braire.

Toutes ces affaires d'Ostrogoths & de
Vandales étant finies, j'embrassai mes
hôtes, & je les remerciai de leur douce
réception.

Quelque tems après j'allai prendre les
eaux de *Plombieres*; je bus surtout celles
de *Léthé*, bien persuadé que les malheurs
de quelque espèce qu'ils soient, ne sont
bons qu'à oublier. Ma nièce, Madame
Denis, qui faisait la consolation de ma
vie, & qui s'était attachée à moi par son
goût

goût pour les Lettres & par la plus tendre amitié, m'accompagna de Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville, & assez mal par le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon, si connu par la manière dont il avait fait sa fortune, en rendant Catholique ce *Law* ou *Lafs*, auteur du Système qui bouleversa la France. Son Concile d'Embrun acheva sa fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Le Système le rendit si riche qu'il eut de quoi acheter un Chapeau de Cardinal. Il fut Ministre d'Etat. Il m'avoua confidemment, qu'il ne pouvait me donner à dîner en public, parce que le Roi de France était fâché contre moi de

ce que je l'avais quitté pour le Roi de Prusse. Je lui dis que je ne dînais jamais; & qu'à l'égard des Rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aisément mon parti, aussi bien qu'avec les Cardinaux.

On m'avait conseillé les eaux *d'Aix* en Savoye : quoi qu'elles fussent sous la domination d'un Roi, je pris ma route pour aller en boire. Il falloit passer par Geneve; le fameux Médecin *Tronchin* établi à Geneve depuis peu, me déclara que les eaux d'Aix me tueraient, & qu'il me ferait vivre. J'acceptai le parti qu'il me proposoit. Il n'est permis à aucun Catholique de s'établir à Geneve, ni dans
les

les Cantons Suiffes Proteftans. Il me parut plaifant d'acquérir des domaines dans le feul pays de la terre, où il ne m'étoit pas permis d'en avoir.

J'achetai, par un marché fingulier & dont il n'y avoit point d'exemple dans le pays, un petit bien d'environ foixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût coûté auprès de Paris : mais le plaifir n'est jamais trop cher. La maifon est jolie & commode ; l'afpect en est charmant ; il étonne & ne laiffe point. C'est d'un côté, le lac de Geneve ; c'est la ville, de l'autre. Le Rhône en fort à gros bouillons, & forme un canal au bas de mon jardin. On voit
la

la riviere d'*Arve* qui descend de la Savoie & se précipite dans le Rhône. Plus loin, on voit encore une autre riviere. Cent maisons de campagne, cent jardins rians, ornent les bords du lac & des rivieres. Dans le lointain s'élevent les Alpes, & à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles.

J'ai encore une plus belle maison, & une vue plus étendue à Lausanne : mais une maison auprès de Geneve est beaucoup plus agréable. J'ai dans les deux habitations *ce que les Roi ne donnent point, ou plutôt, ce qu'ils ôtent, le repos & la liberté ;* & j'ai encore ce qu'ils donnent
quelquefois

quelquefois & que je ne tiens pas d'eux.
Je mets en pratique ce que j'ai dit dans
le Mondain :

“ Oh ! le bon tems que ce siècle de fer ! ”

Toutes les commodités de la vie en ameublement, en équipage, en bonne chère, se trouvent dans mes deux maisons. Une société douce de gens d'esprit, remplit les momens que l'étude & le soin de ma santé me laissent. Il y a de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères les Gens de lettres. Cependant je ne suis pas riche, il s'en faut beaucoup. On me demande par quel art je suis parvenu à vivre comme un Fermier Général ; il est bon de le dire,

afin

afin que mon exemple serve. J'ai vu tant de Gens de lettres pauvres & méprisés, que j'ai conclu dès longtems que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France ou enclume ou marteau : j'étais né *enclume*. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que souvent le Gouvernement a touché aux Rentes & aux Espèces.

Il faut être attentif à toutes les Opérations que le Ministère toujours obéré & toujours inconstant, fait dans les
Finances

finances de l'Etat. Il y en a toujours quelqu' une dont un particulier peut profiter, fans avoir obligation à personne ; & rien n'est si doux que de faire sa fortune par soi-même. Le premier pas coûte quelques peines ; les autres sont aisés. Il faut être économe dans sa jeunesse ; on se trouve dans sa vieillesse un fonds dont on est surpris. C'est le tems où la fortune est le plus nécessaire. C'est celui où je jouis, & après avoir vécu chez des Rois, je me suis fait Roi moi-même.

Depuis que je vis dans cette opulence paisible, & dans la plus extrême indépendance, le Roi de Prusse est revenu à moi. Il m'envoya en 1755 un Opéra
 L. qu'il

qu'il avoit fait de ma Tragédie de Mérope. C'étoit fans contredit cequ'il avoit fait de plus mauvais. Depuis ce tems il a continué à m'écrire. J'ai toujours été en commerce de lettres avec sa sœur, la Margrave de Bareith, qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite de la vie la plus douce qu'on puisse s'imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les Rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands Monarques, comme vous allez voir.

L'An-

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neige, en 1756, dans le même tems que l'Impératrice Reine de Hongrie parut avoir envie de reprendre, si elle pouvoit, sa chere *Silésie* que le Roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait dans ce dessein avec l'Impératrice de Russie, & avec le Roi de Pologne seulement en qualité d'Electeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonais. Le Roi de France, de son côté, voulait se venger sur les Etats d'Hannovre, du mal que l'Electeur d'Hannovre, Roi d'Angleterre, lui faisoit sur mer. Frédéric qui était alors allié avec la France, & qui a-



avait un profond mépris pour notre Gouvernement, préféra l'alliance de L'Angleterre à celle de la France, & s'unit avec la Maifon d'Hannovre; comptant empêcher d'une main les Ruffes d'avancer dans la Pruffe, & de l'autre les François de venir en Allemagne. Il fe trompa dans ces deux idées : mais il en avait une troifieme dans la quelle il ne fe trompa pas ; ce fut d'envahir la Saxe fous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'Impératrice Reine de Hongrie, avec l'argent qu'il pillà chez les Saxons. Le Marquis de Brandebourg, par cette manœuvre fingulière, fit feul changer tout le fyftême de l'Europe. Le Roi de France voulant le retenir dans fon alliance, lui

avait

avait envoyé le Duc de Nivernois, homme d'esprit & qui faifait de très-jolis vers. L'Ambassade d'un Duc & Pair & d'un Poëte, semblait devoir flatter la vanité & le goût de Frédéric. Il se moqua du Roi de France, & signa son Traité avec l'Angleterre, le même jour que l'Ambassadeur arriva à Berlin. Il joua très-joliment le Duc & Pair, & fit une Epigramme contre le Poëte. C'était alors le privilège de la Poësie de gouverner les Etats. Il y avait alors un autre Poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable, en-un-mot l'Abbé de Bernis, depuis Cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, & ensuite était devenu mon ami,

ce qui ne lui servait à rien ; mais il était devenu celui de M^e de Pompadour, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en Ambassade à Venise. Il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le Roi de Prusse, dans ce pauvre livre de Poësie que ce M. de Freitag redemandait à Francfort avec tant d'instance, avait glissé un vers contre l'Abbé de Bernis :

“ Evitez de Bernis la stérile abondance.”

Je ne crois pas que ce livre & ce vers fussent parvenus jusqu' à l'Abbé ; mais *comme Dieu est juste*, Dieu se servit de
lui

lui pour venger la France du Roy de Prusse. l'Abbé conclut un Traité offensif & défensif avec M. de Staremberg, Ambassadeur d'Autriche, en dépit de Rouillé, alors Ministre des affaires étrangères. Madame de Pompadour préfida à cette négociation. Rouillé fut obligé de signer le Traité conjointement avec l'Abbé de Bernis, ce qui était sans exemple. Ce Ministre Rouillé, il faut l'avouer, était le plus inepte Secrétaire d'Etat que jamais le Roy de France ait eu, & cependant le plus ignorant qui fût dans la Robe. Il avait demandé un jour si la Wétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit ; mais dès qu'on eut de grands ob-

jets, on sentit son insuffisance. On le renvoya, & l'Abbé de Bernis eut sa place.

Mademoiselle Poiffon, Dame le Normand, Marquise de Pompadour, était réellement Premier Ministre d'Etat. Certains termes outrageans lâchés contre elle par Frédéric, qui n'épargnait ni les femmes ni les Poètes, avaient blessé le cœur de la Marquise, & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit en un moment les Maisons de France & d'Autriche, après plus de deux cens ans d'une haine réputée immortelle. La Cour de France qui avait prétendu en 1741, écraser l'Autriche, la soutint en 1756; & enfin on vit la
France,

France, la Ruffie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le Fiscal de l'Empire, déclarés contre le feul Marquis de Brandebourg. Ce Prince dont l'ayeul pouvait à peine entretenir 20000 hommes, avait une armée de cent mille fantaffins & de quarante mille cavaliers, bien compofée, encore mieux exercée, pourvue de tout. Mais enfin il y avait plus de 400000 hommes en armes contre le Marquis de Brandebourg. Il arriva dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. Frédéric prit la Saxe; la France prit les Etats de Frédéric, depuis la Ville de Gueldre jufqu'à Minden fur le Véfer, & s'empara, pour un tems, de
tous

tout l'Electorat d'Hannovre & de la Hesse, alliés de Frédéric; l'Impératrice de Russie prit toute la Prusse. Le Roi battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, & ensuite il fut battu dans la Boheme, le 18 Juin, 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce Monarque : pressé de tous côtés, par les Russes, par les Autrichiens & par la France, lui-même se crut perdu. Le Maréchal de Richelieu venait de conclure près de Stade un Traité avec les Hannovriens & les Hessois, qui ressembloit à celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir. Le Maréchal étoit près d'entrer dans la

Saxe

Saxe avec 60000 hommes. Le Prince de Soubise allait y entrer d'un autre côté avec plus de 30000, & était secondé par l'armée des Cercles de l'Empire ; de là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, & étaient déjà dans Breslau ; un de leurs Généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin & l'avait mis à contribution. Le trésor du Roi de Prusse était presque épuisé, & bientôt il ne devait plus lui rester un village. On allait le mettre au Ban de l'Empire ; son procès était commencé ; il était déclaré rébelle, & s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans

Dans ces extrémités il lui passa dans l'esprit de vouloir se tuer. Il écrivit à sa sœur Madame la Margrave de Bareith, qu'il alloit terminer sa vie. Il ne voulut point finir la pièce sans quelques vers : la passion de la Poësie était encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au Marquis *d'Argens* une longue Epître en vers, dans laquelle il lui faisait part de sa résolution & lui disait adieu.

Quelque singulière que soit cette Epître par le sujet, & par celui qui l'a écrite, & par le personnage à qui elle est adressée, il n'y a pas moyen de la transcrire ici toute entière, tant il y a
de

de répétitions ; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés pour un Roi du Nord. En voici plusieurs passages :

- “ Ami, le fort en est jetté ;
 “ Las de plier sous l’infortune,
 “ Sous le joug de l’adversité,
 “ J’accourcis le terme arrêté
 “ Que la nature notre merc
 “ A daigné prodiguer par libéralité.
 “ D’un cœur assuré, d’un œil ferme,
 “ J’approche de l’heureux terme
 “ Qui va me garantir contre les coups du fort,
 “ Sans timidité, sans effort.
 “ Adieu grandeurs, adieu chimères!
 “ De vos bluettes passagères
 “ Mes yeux ne sont plus éblouis.
 “ Si votre faux éclat, de ma naissante Aurore
 “ Fit

- “ Fit trop imprudemment éclore
 “ Les desirs indiscrets long tems évanouis
 “ Au sein de la Philosophie,
 “ Ecole de la vérité ;
 “ Zénon me détrompa de la frivolité
 “ Qui produit les erreurs de la vie.
 “ Adieu divine volupté !
 “ Adieu plaisirs charmans, qui flattez la molesse,
 “ Et dont la troupe enchanteresse,
 “ Par des liens de fleurs, enchaîne la gaité !
 “ Mais que fais-je, grand Dieu ! courbé sous la
 “ tristesse,
 “ Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse ?
 “ Et sous la griffe du vautour
 “ Voit-on la tendre tourterelle
 “ Et la plaintive Philomele
 “ Chanter & respirer l'amour ?
 “ Depuis long-tems pour moi, l'astre de la
 “ lumière
 “ N'eclaira

“ N’éclaira que des jours signalés par mes
 “ maux.

“ Depuis long-tems Morphée, avare de pavôts,
 “ N’en daigne plus jettèr sur ma triste pau-
 “ pière.

“ Je difais ce matin, les yeux couverts de
 “ pleurs :

“ Le jour qui dans peu va renaître,

“ M’annonce de nouveaux malheurs.

“ Je difais à la nuit : tu vas bientôt paraître

“ Pour éternifer ma douleur.

“ Vous, de la Liberté Héros que je révère,

“ O manes de Caton ! O manes de Brutus !

“ Votre illustre exemple m’éclaire

“ Parmi l’erreur & les abus ;

“ C’est votre flambeau funéraire

“ Qui m’instruit du chemin peu connu du vul-
 “ gaire,

“ Que nous avaiènt tracé vos antiques vertus.

“ J’écarte

- “ J’écarte les Romans & les pompeux fantômes
 “ Qu’ engendra de ses flancs la Superstition ;
 “ Et pour approfondir la nature des hommes,
 “ Pour connoître ce que nous sommes,
 “ Je ne m’adresse point à la Religion.
 “ J’apprends de mon Maître Epicure,
 “ Que du tems la cruelle injure
 “ Dissout les êtres composés ;
 “ Que ce souffle, cette étincelle,
 “ Ce feu vivifiant des corps organisés,
 “ N’est point de nature immortelle.
 “ Il naît avec le corps, s’accroît dans les en-
 “ fans,
 “ Souffre de la douleur cruelle ;
 “ Il s’égare, il s’éclipse, il baisse avec les ans ;
 “ Sans doute il périra quand la nuit éternelle
 “ Viendra nous arracher du nombre des
 “ vivans.
 “ Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,
 “ Trahi

“ Trahi par des *amis* pervers,
 “ Je souffre, en ma douleur profonde,
 “ Plus de maux, dans cet univers,
 “ Que, dans la fiction de la Fable féconde,
 “ N’en a jamais souffert Prométhée aux Enfers.
 “ Ainsi, pour terminer mes peines,
 “ Comme ces malheureux au fond de leurs
 “ cachots,
 “ Las d’un dessein cruel, & trompant leurs
 “ bourreaux,
 “ D’un noble effort brisent leurs chaînes ;
 “ Sans m’embarrasser des moyens,
 “ Je romps les funestes liens
 “ Dont la subtile & fine trame
 “ A ce corps rongé de chagrins
 “ Trop longtems attacha mon ame.
 “ Tu vois dans ce cruel tableau,
 “ De mon trépas la juste cause.
 “ Au moins ne pense pas, du néant du Caveau,

“ Que j’aspire à l’Apothéose.
 “ Mais lorsque le Printems paraissant de
 “ nouveau,
 “ De son fein abondant t’offre des fleurs éclofes,
 “ Chaque fois d’un bouquet de myrthes & de
 “ rofes
 “ Souviens-toi d’orner mon tombeau.

Il m’envoya cette Epître écrite de sa main. Il y a plusieurs Hémiftiches pillés de l’Abbé de Chaulieu, & de moi. Les idées font incohérentes, les vers en général mal faits ; mais il y en a de bons, & c’est beaucoup pour un Roi de faire une Epître de deux cents mauvais vers, dans l’état où il était. Il voulait qu’on dît qu’il avait confervé touté la préférence & la liberté de fon esprit, dans un moment où les hommes n’en ont guére.

La

La lettre qu'il m'écrivit témoignoit les mêmes sentimens; mais il y avait moins de *myrthes*, & de *roses*, & d'*Ixions* & de *douleurs profondes*. Je combattis en prose la résolution qu'il difait avoir prise de mourir, & je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conseillai d'entamer une négociation avec le Maréchal de Richelieu, d'imiter le Duc de Cumberland. Je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un Poëte desespéré qui était tout près de n'être plus Roi. Il écrivit en effet au Maréchal de Richelieu; mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le Maréchal de Soubise. Sa

lettre finiffait par des vers plus dignes de fa fituation, de fa Dignité, de fon courage & de fon efprit :

“ Quand on eft voifin du naufrage,
 “ Il faut en affronter l’orage,
 “ Penfer, vivre & mourir en Roi.”

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à M^e la Margrave de Bareith fa fœur, qu’il fe feroit tuer ; mais il fut plus heureux qu’il ne difoit & qu’il ne croyoit. Il attendit, le 5 Novembre 1757, l’armée Française & Impériale, dans un pofté affez avantageux, à Roßbac fur la frontiere de la Saxe ; & comme il avoit toujours parlé de fe faire tuer, il voulut que fon frere le Prince
 Henri,

Henri acquittât sa promesse, à la tête de cinq bataillons Prussiens qui devaient soutenir le premier effort des armées ennemies, tandis que son artillerie les foudroierait, & que sa cavalerie attaquerait la leur.

En effet le Prince Henri fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil, & ce fut, je crois, le seul Prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouïe & la plus complète dont l'Histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac fera long-tems célèbre; on vit trente mille Français & vingt mille Impériaux,

prendre une fuite honteuse & précipitée, devant cinq bataillons & quelques escadrons. Les défaites d'Azincourt, de Crecy, de Poitiers, ne furent pas plus humiliantes. La discipline & l'exercice militaire que son Pere avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice Pruffien s'était perfectionné pendant cinq ans. On avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats; mais on n'avait pu faire, en trois ou quatre ans, avec des Français *peu disciplinables*, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Pruffiens. On avait même changé la manœuvre en France presque à chaque revue,

vue ; de sorte que les Officiers & les soldats ayant mal appris des exercices nouveaux & tous différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune discipline ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue des Pruffiens, tout fut en déroute ; & la fortune fit passer Frédéric, en un quart d'heure, du comble du désespoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager, & craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de la France, de la Russie, & de l'Autriche ; & il aurait bien voulu détacher Louis XV. de Marie Thérèse.

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer toute la France contre le Traité de l'Abbé de Bernis, avec la Cour de Vienne. Le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon, avait toujours conservé son rang de Ministre d'Etat, & une correspondance particulière avec le Roi de France. Il s'était plus opposé que personne à l'alliance avec la Cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait : cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonna jamais les hommes en place, le porta à se lier avec moi pour engager M^{le} la Margrave de Bareith de
s'en

s'en remettre à lui, & de lui confier les interêts du Roi son frere. Il voulait reconcilier le Roi de Prusse, avec le Roi de France, & croyait procurer la Paix. Il n'était pas bien difficile de porter Madame de Bareith & le Roi son frere à cette négociation ; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que je voyais très-bien qu'elle ne réussirait pas. Madame la Margrave écrivait de la part du Roi son frere ; c'était par moi que passaient les lettres de cette Princesse, & celles du Cardinal. J'avais en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que mon Cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit

vit une lettre au Roi, en lui envoyant celle de la Margrave ; mais il fut tout étonné que le Roi lui répondît assez, séchement, que le Secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères l'instruirait de ses intentions. En effet, l'Abbé de Bernis dicta au Cardinal la réponse qu'il devait faire. Cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre qui finissait tout, & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin, & comment des Ministres, & de vieux Cardinaux, qui *ont l'ame si dure*, ont pourtant assez de
 sensi-

fenfibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût. Mon deffein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, & non pas de le faire mourir. Il y avait une efpece de grandeur dans le Miniftère à refufer la paix au Roy de Pruffe, après avoir été battu & humilié par lui. Il y avait de la fidélité & bien de la bonté à fe facrifier encore pour la Maifon d'Autriche. Ces vertus furent longtems mal récompensées par la fortune. LesHannovriens, les Brunfwikois, les Heffois, furent moins fidèles à leur Traités, & s'en trouverent mieux. Ils avaient ftipulé avec le M^{al.} de Richelieu qu'ils ne feraient plus contre nous, qu'ils repafferaient L'Elbe, au delà duquel on les avait renvoyés :

ils

ils rompirent leur marché des *Fourches Caudines* dès qu'ils furent que nous avions été battus à Rosbac. L'indiscipline, la désertion & les maladies détruisirent notre armée, & le résultat de toutes nos opérations fut, au printems de 1758, d'avoir perdu trois cents millions, & cinquante mille hommes en Allemagne, pour Marie-Thérese, comme nous avions fait en 1741, en combattant contre elle,

Le Roi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Thuringe à Rosbac, s'en alla combattre l'armée Autrichienne à 60 lieues d'elle. Les François pouvaient encore entrer en Saxe: les vainqueurs marchaient ailleurs: rien n'aurait arrêté les
François

François : mais ils avaient jetté leurs armes, perdu leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, & surtout la tête. Ils s'éparpillèrent ; on rassembla leurs débris difficilement. Frédéric au bout d'un mois remporta, à pareil jour, une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée Autrichienne auprès de Breslau. Il reprend Breslau ; il y fait 15000 prisonniers ; le reste de la Silésie rentre sous ses loix. Gustave Adolphe n'avait pas fait alors de si grandes choses. Il fallut bien alors lui pardonner ses vers, ses plaisanteries, ses petites malices & même ses péchés contre le sexe féminin. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du Héros.

Aux

Aux Délices le 6 Novembre 1759.

J'avais laissé-là mes Mémoires, les croyant aussi inutiles que les lettres de Bayle à Madame sa mere, & que la vie de St. Evremont écrite par *Desmaiseaux*, & que celle de l'Abbé de Mongon écrite par lui même; mais bien des choses qui me paroissent ou neuves ou plaisantes me ramenant au ridicule de parler de moi même. Je vois de mes fenêtrés la ville où regnait Jean Chauvin le Picard dit Calvin, & la place où il fit brûler Servet pour le bien de son ame. Presque tous les Prêtres de ce pays-ci pensent au jour-huy comme Servet, & vont même plus loin. Ils ne croient point du tout Jesus-Christ Dieu, & ces Messieurs qui ont fait
autrefois

autrefois main basse sur le Purgatoire, se font humanisés jusqu'à faire grace aux ames qui sont en Enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles ; que *Thésée* ne sera pas toujours dans son fauteuil, que *Sisyphé* ne roulera pas toujours son rocher. Ainsi de l'Enfer auquel ils ne croient *plus*, ils ont fait réellement le Purgatoire auquel ils ne croient *pas*. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y avait-là de quoi se couper la gorge, allumer des buchers, faire des St. Barthelemi ; cependant on ne s'est pas même dit des injures, tant les mœurs sont changées. Il n'y a que moi à qui un de ces Prédicans en a dit, parce que
j'avais

j'avais osé avancer que le Picard Calvin était un esprit dur, qui avait fait brûler Servet fort mal-à-propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de Servet, & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que Calvin l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts.

Ils ont voulu me prouver en forme que Calvin était un bon homme; ils ont prié le Conseil de Geneve de leur communiquer les pièces du procès de Servet; le Conseil plus sage qu'eux, les a refusés: il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Geneve. Je regardai

ce

ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La Philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Laufanne. Quelques Ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler, je ne fais quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, disaient-ils, de la Religion Chrétienne. J'ai trouvé sans peine le moyen de faire faire les exemplaires, & de les supprimer par autorité du Magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé les Théologiens à se taire, & à respecter un Philosophe. Jugez si je ne dois

N

pas

pas aimer passionnément ce pays-ci. Etes pensans, je vous atteste qu'il est très-agréable de vivre dans une République, aux Chefs de laquelle on peut dire : venez demain dîner avec moi. Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre, & ce qui est à mon gré digne de quelqu'attention, c'est que pour l'être parfaitement, j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux à ma bienséance, à une lieue de Geneve, qui avaient joui autrefois de tous les privilèges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du Roi un Brevet par lequel ces privilèges me sont conservés. Enfin j'ai tellement arrangé ma destinée, que je me trouve
indépendant.

Indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Geneve, & en France. J'entends parler beaucoup de liberté ; mais je ne crois pas qu'il y ait en Europe, un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra, ou *qui pourra.*

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon tems pour cette liberté & ce repos loin de Paris ; on y était alors aussi fou & aussi acharné dans les querelles Puériles, que du tems de la Fronde. Il n'y manquait que la guerre civile ; mais comme Paris, n'avait ni Roi-des-Halles tel que le Duc de Beaufort, ni un Coadjuteur donnant la bénédiction

avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles. Elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'Archevêque de Paris, Beaumont, homme opiniâtre, faisant le mal de tout son cœur par excès de zèle, un fou férieux, un vrai Saint dans le goût de Thomas de Cantorberi. La querelle s'échauffa pour une place à l'Hôpital, à laquelle le Parlement prétendait nommer, & que l'Archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise. Tout Paris prit parti ; les petites factions Jansénistes & Molinistes ne s'épargnerent pas. Le Roi voulut les traiter comme on fait quelque

quelque fois les gens qui se battent dans la rue : on leur jette des seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raison ; mais ils n'en furent pas moins envenimés. Il exila l'Archevêque, il exila le Parlement ; mais un Maître ne doit chasser *ses Domestiques* que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La Cour fut enfin obligée de faire revenir ce Parlement, parce qu'une Chambre nommée Royale, composée de Conseillers d'Etat & de Maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette Cour de Justice qu'on appelle

Parlement. Tous ses membres furent donc rapellés, & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le Roi. Ils l'avertirent paternellement dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autre fois son Parlement ; attendu, disaient-ils, que *cela était de mauvais exemple*. Enfin ils en firent tant que le Roi résolut au moins de casser une de leurs Chambres & de réformer les autres. Alors ces Messieurs donnerent tous leur démission, excepté la Grand-Chambre. Les murmures éclaterent ; on déclamait publiquement au Palais contre le Roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches prit malheureusement à la cervelle d'un laquais nommé

nommé *Damiens* qui allait souvent dans la Grand-Salle. Il est prouvé par le procès que ce fanatique de la Robe n'avait pas l'idée de tuer le Roi; mais seulement celle de lui infliger une petite *correction*. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été cuisinier au collège des Jésuites, où j'ai vu quelque fois les écoliers donner des coups de canifs, & les cuisiniers en rendre. *Damiens* alla donc à Versailles dans cette résolution, & bleffa le Roi, au milieu de ses gardes & de ses Courtisans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le

coup aux Jésuites qui en étaient, disaient, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un pere Griffet, dans laquelle il disait : *cette fois-ci ce n'est pas nous ; c'est à présent le tour de Messieurs.* C'était naturellement au Grand Prévôt de la Cour à juger l'affassin, puis que le crime avait été commis dans l'enceinte du Palais du Roi. Le Malheureux commença par accuser sept Membres des Enquêtes. Il n'y avait qu'à laisser subsister cette accusation, & exécuter le criminel : par là le Roi rendait le Parlement odieux, & se donnait sur lui un avantage aussi durable que la Monarchie.

Troi-

*Troisième & dernière Suite
des Mémoires pour servir à
la VIE de V. ***, écrits
par Lui-même.*

ON croit que M. d'Argenson porta
le Roi à donner à son Parlement
la permission de juger de l'affaire. Il en
fut bien récompensé ; car huit jours a-
près il fut dépoussé & exilé. Le Roi
eut la faiblesse de donner de grosses pen-
sions aux Conseillers qui instruisirent le
procès

procès de *Damiens*, comme s'ils avoient rendu quelque service signalé & difficile. Cette conduite acheva d'inspirer a M. M. des Enquêtes une confiance nouvelle. Ils se crurent des personnages importants, & leurs chimères de représenter la Nation & d'être les Tuteurs des Rois, se réveillèrent. Cette scène passée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amuserent à persécuter les Philosophes. Omer Joli de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris, étala dans les Chambres, le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaise foi & l'hypocrisie avaient jamais remporté. Plusieurs Gens de lettres très-estimables par leur science & par leur conduite, s'étaient associés pour
composer

composer un Dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un grand objet de commerce pour la Librairie de France. Le Chancelier, les Ministres, encourageaient une si belle entreprise. Déjà sept volumes avaient paru. On les traduisait en Italien, en Anglais, en Allemand, en Hollan-
dais, & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur; tant les excellens articles du Dictionnaire Encyclopédique rachetaient les mauvais qui sont pourtant en assez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage que trop de déclamations puériles, malheureusement

reusement adoptées par les Auteurs du recueil qui prenaient à toutes mains pour grossir l'ouvrage ; mais tout ce qui part de ces Auteurs est excellent.

Voilà Omer Joli de Fleury, qui le 23 Fevrier 1759, accuse les pauvres gens d'être Athées, Déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au Roi, &c. &c. &c. Omer, pour prouver ces accusations, cite St. Paul, le procès de Théophile & Abraham Chaumaix *. Il ne lui man-

* Abraham Chaumaix, ci-devant s'étant fait Janséniste & Convulsionnaire était alors l'oracle du Parlement de Paris. Omer Joly de Fleury, le cita comme Pere de l'Eglise. Chaumaix a été depuis Maître d'école à Moscow,

quait

quait que d'avoir lu le livre contre lequel il parloit ; ou s'il l'avait lu, Omer était un étrange imbécile. Il demande Justice à la Cour contre l'article *Ame*, qui, selon lui, est le Matérialisme tout pur.

Vous remarquerez que cet article *Ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre Docteur de Sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le Matérialisme.

Tout le discours d'Omer Joli de Fleury fut un tissu de bévues pareilles. Il défere donc à la Justice ce livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu ; & tout le Parlement, sur la réquisition
d'Omer

d'Omer, condamne l'ouvrage, non seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de Bridoye ; car Bridoye pouvait rencontrer juste.

Les Editeurs avaient un privilège du Roi. Le Parlement n'a pas certainement le droit de réformer les privilèges accordés par Sa Majesté : il ne lui appartient pas de juger ni d'un Arrêt du Conseil, ni de rien de ce qui est scellé à la Chancellerie ; cependant il se donna le droit de condamner ce que le Chancelier avait approuvé. Il nomma des Conseillers pour décider des objets de Géométrie

métrie & de Métaphysique, contenus dans l'Encyclopédie. Un Chancelier un peu ferme aurait cassé l'Arrêt du Parlement comme très-incompétent; le Chancelier de Lamoignon se contenta de révoquer le privilège, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême.

On croirait que cette aventure est du tems du Pere Garasse, & des Arrêts contre l'Emétique; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'avait eu la France: tant il est vrai *qu'un sot suffit pour deshonorer une nation.*

Ou

On avouera fans peine que, dans de telles circonstances, Paris ne devait pas être le fejour d'un Philosophe, & qu'Aristote fut très-sage de se retirer à Chalcis, lorsque le fanatisme dominait dans Athènes. D'ailleurs *l'état d'Homme de lettres à Paris est immédiatement audeffus d'un Bateleur.*

L'état de Gentilhomme Ordinaire de Sa Majesté que le Roi m'avait donné, n'est pas grand' chose. Les hommes sont bien fots ; & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau Château, comme j'ai fait, y jouer la Comédie & y faire bonne chère, que d'être levraudé à Paris comme Helvetius, par les Gens tenans la Cour de
Parlement,

Parlement, & par les Gens tenans l'écurie de la Sorbonne. Comme je ne pouvais assurément ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le Parlement moins pédant, ni les Théologiens moins ridicules, je continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être, en contemplant du port tous les orages. Je voyais l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos Ministres renvoyés les uns après les autres, sans que nos affaires allassent mieux ; le Roi de Portugal assassiné, non par un laquais, mais par les Grands du pays : & cette fois-ci les Jésuites ne peuvent pas

O

dire

dire *ce n'est pas nous*. Ils avaient conservé leurs droits, & il a été bien prouvé depuis, que ces bons Peres avaient faiblement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leur raison qu'ils sont Souverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le Roi de Portugal de Couronne à Couronne.

Voici une petite aventure aussi singulière qu'on en ait vü depuis qu'il y a eu des Rois & des Poëtes sur la terre. Frédéric ayant passé un tems assez long à garder les frontieres de la Silésie, dans un camp inexpugnable, s'y est ennuyé; & pour passer le tems, il a fait une Ode, signée Frédéric, au commencement d'un

paquet

paquet énorme de vers & de prose.
 J'ouvre le paquet, & je m'apperçois que
 je ne suis pas le premier qui l'ait ouvert.
 Il était visible qu'en chemin il avait été
 décacheté. Je fus saisi de frayeur en
 lisant les Strophes suivantes :

“ O nation folle & vaine !

“ Quoi ! Sont-ce là ces guerriers

“ Sous Luxembourg, sous Turenne,

“ Couverts d'immortels lauriers ;

“ Qui, vrais amans de la gloire,

“ Affrontaient, pour la Victoire,

“ Les dangers & le trépas ?

“ Je vois leur vil assemblage

“ Aussi vaillant au pillage,

“ Que lâche dans les combats.

“ Quoi ! votre faible Monarque,

“ Jouët de la Pompadour,

- “ Flétri par plus d’une marque
 “ Des opprobres de l’Amour ;
 “ Lui qui, détestant les peines,
 “ Au hazard remet les rênes
 “ De son Empire aux abois ;
 “ Cet esclave parle en Maître !
 “ Ce Céladon, sous un hêtre,
 “ Croit dicter le sort des Rois !

Je tremblai en voyant ces vers, parmi
 lesquels il y en a de très-bons, ou du
 moins qui passeront pour tels. J’ai
 malheureusement la réputation méritée
 d’avoir jusqu’ici corrigé les vers du Roi
 de Prusse. Le Paquet a été ouvert en
 chemin ; les vers transpireront dans le
 public ; le Roi de France les croira de
 moi ; & me voilà criminel de Lèze-Ma-
 jesté,

jesté, &, qui pis est, coupable envers Madame de Pompadour.

Dans cette perplexité, je prie le Résident de France à Geneve de venir chez moi: je lui montre le paquet: il convient qu'il a été décacheté avant de me parvenir: il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le Duc de Choiseul, Ministre de France. En toute autre circonstance, je n'aurais point fait cette démarche; mais j'étais obligé de prévenir ma ruine. Je faisais connaître à la Cour tout le fond du caractère de son ennemi. Je savais bien que le Duc de Choiseul n'en a-

buferait pas, & qu'il se bornerait à persuader le Roi de France, que le Roi de Prusse était un ennemi véritable qu'il fallait écraser, si on pouvait.

Le Duc de Choiseul ne se borna pas là. C'est un homme de beaucoup d'esprit; il fait des vers; il a des amis qui en font: il paya le Roi de Prusse en même monnoye, & m'envoya une Ode * contre Frédéric, aussi mordante, aussi terrible, que l'était celle de Frédéric contre nous. En voici des échantillons détachés :

* (M. le P. F. de S. m'a assuré que cette Ode était du Sr. Paliffot de Montenoy.)

- “ Ce n'est plus cet heureux Génie
“ Qui, des Arts, dans la Germanie,
“ Devait allumer le flambeau :
“ Epoux, fils & frere coupable,
“ C'est lui que son pere équitable
“ Voulut étouffer au berceau.
- “ Cependant c'est lui dont l'audace :
“ Des neuf Sceurs & du dieu de Thrace
“ Croit réunir les attributs ;
“ Lui qui, chez Mars comme au Parnasse,
“ N'a jamais occupé de place
“ Qu'entre Zoïle & Mevius.
- “ Vois, malgré la Garde Romaine,
“ Néron poursuivi sur la Scène
“ Par les mépris des Legions ;
“ Vois l'Oppresseur de Siracuse,
“ Sans fruit prostituant sa Muse
“ Aux insultes des nations.

- “ Jusques-là, censeur moins sauvage,
 “ Souffre l'innocent badinage
 “ De la Nature & des Amours.
 “ Peux-tu condamner la tendresse,
 “ Toi qui n'en as connu l'ivresse,
 “ Que dans les bras de tes Tambours ?

Le Duc de Choiseul, en me faisant parvenir cette réponse, m'assura qu'il allait la faire imprimer, si le Roi de Prusse publiait son ouvrage ; & qu'on battrait Frédéric à coups de plume, comme on espérait le battre à coups d'épée.

Il ne tenait qu'à moi, si j'avais voulu me réjouir, de voir le Roi de France & le Roi de Prusse, faire la guerre en vers. C'était une scène nouvelle dans le monde.

Je

Je me donnai un autre plaisir, celui d'être plus sage que Frédéric. Je lui écrivis que son Ode était fort belle ; mais qu'il ne devait pas la rendre publique : qu'il n'avait pas besoin de cette gloire : qu'il ne devait pas se fermer toutes les voies de réconciliation avec le Roi de France, l'aigrir sans retour, & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juste vengeance. J'ajoutai que ma nièce avait brûlé son Ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut, me remercia, non sans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en sa vie. Le Duc de Choiseul tint parole & fut discret.

Pour

Pour rendre la plaifanterie complete, j'imaginai de pofer les premiers fondemens de la Paix de l'Europe, fur ces deux pieces qui devaient perpétuer la guerre, jufqu' à ce que Frédéric fût écrasé. Ma correspondance avec le Duc de Choiseul me fit naître cette idée. Elle me parut si ridicule, si digne de tout ce qui se passait alors, que je l'embrassai, & que je me donnai la satisfaction d'éprouver par moi-même, sur quels petits & faibles pivots roulent les destinées des Royaumes. M. de Choiseul m'écrivit plusieurs lettres ostensibles, tellement conçues que le Roi de Prusse pût se hasarder à faire quelques ouvertures de paix, fans que l'Autriche pût prendre ombrage

du

du Ministère de France; & Frédéric m'en écrivit de pareilles, dans lesquelles il ne risquait pas de déplaire à la Cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore : il ressemble aux mines que font deux chats qui montrent d'un côté patte de velours, & des griffes de l'autre. Le Roi de Prusse, battu par les Russes & ayant perdu Drefde, a besoin de la paix. La France battue sur terre par les Hannovriens, & sur mer par les Anglais, ayant perdu son argent très-mal-à-propos, est forcée de finir cette guerre ruineuse.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.

Ce

Ce 27 Novembre 1769, Aux Délices.

Je continue, & ce font toujours des choses singulieres. Le Roi de Prusse m'écrivit du 17 Décembre: *Je vous en manderai d'avantage de Dresde où je serai dans trois jours.* Et le troisieme jour il est battu par le Maréchal de * * * * & il perd dix milles hommes. Il me semble que tout ce que je vois est la Fable du pot-au-lait. Notre Grand Marin Berrier, ci-devant Lieutenant-de-Police à Paris, & qui a passé de ce poste à celui de Secretaire d'Etat & Ministre des mers, fans jamais avoir vu d'autre flotte que la Galiotte de St. Cloud & le Coche d'Auxerre; notre Berrier, dis-je, s'était
mis

mis dans la tête de faire un bel armement naval, pour opérer une descente en Angleterre. A peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Brest, qu'elle a été battue par les Anglais, brisée par les rochers, détruite par les vents, ou engloutie par la mer.

Nous avons vu, pour Contrôleur-Général des Finances, un Silhouette, que nous ne connaissions que pour avoir traduit en prose quelques vers de Pope. Il passait pour un aigle; mais en moins de quatre mois, *l'aigle s'est changée en oison*. Il a trouvé le secret d'anéantir le crédit au point que l'Etat a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes.

Le

Le Roi a été obligé d'envoyer sa vaisselle à la Monnoie. Une bonne partie du Royaume a suivi son exemple.

1^{er}. Janvier, 1760.

Enfin, après quelques perfidies du Roi de Prusse, comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées, d'avoir voulu semer la Zizanie entre nous & nos alliés, toutes perfidies permises à un grand Roi de Prusse, il a fait des propositions, non sans quelques vers; *il faut toujours qu'il en fasse.* Je les envoie à Versailles. Je doute qu'on les accepte. Il ne veut rien céder, & il propose pour dédommager l'Electeur de Saxe, qu'on lui donne Erford qui appartient à l'Electeur

eur

eur de Mayence. Il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un ; c'est sa façon. Nous verrons ce qui résultera de ces idées, & surtout de la campagne qu'on va faire.

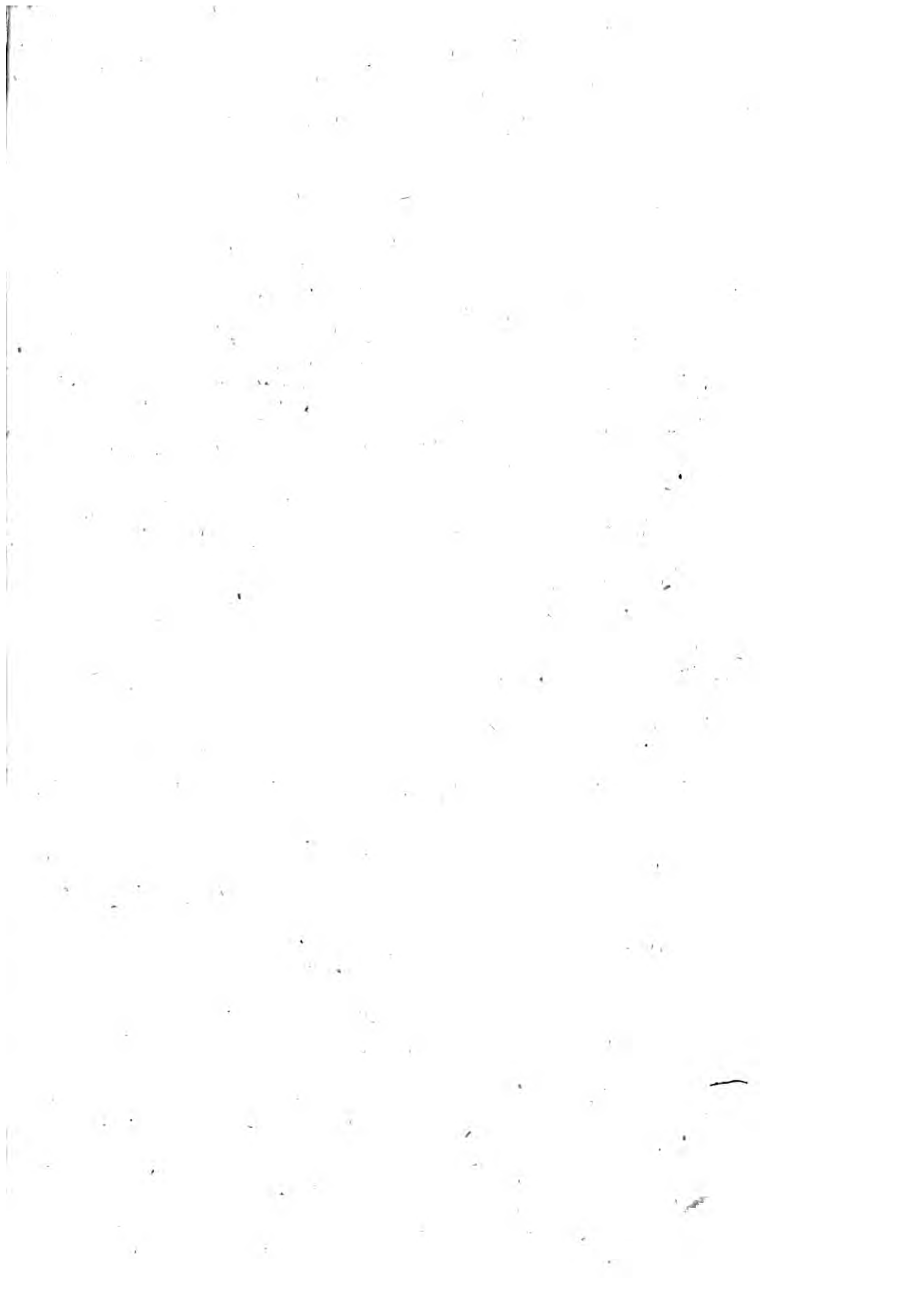
Comme cette grande & horrible Tragédie, est toujours mêlée de comique, on vient d'imprimer à Paris, *les Poësies du Roi mon Maître*, comme difait Freitag. Il y a une Epître au Maréchal Keit, dans laquelle il se moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des Chrétiens. Les dévots n'en font pas contents. Les Prêtres Calvinistes murmurent ; ces pédans le regardaient comme un foûtien de la Bonne-Cause. Ils l'admiraient
quand

quand il jettait dans des cachots les Magistrats de Leipfick, & qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent ; mais depuis qu'il s'est avisé de traduire quelques paffages de Sénèque, de Lucrece, de Ciceron, ils le regardent comme un monstre.

Les Prêtres canoniferaient Cartouche dévot.

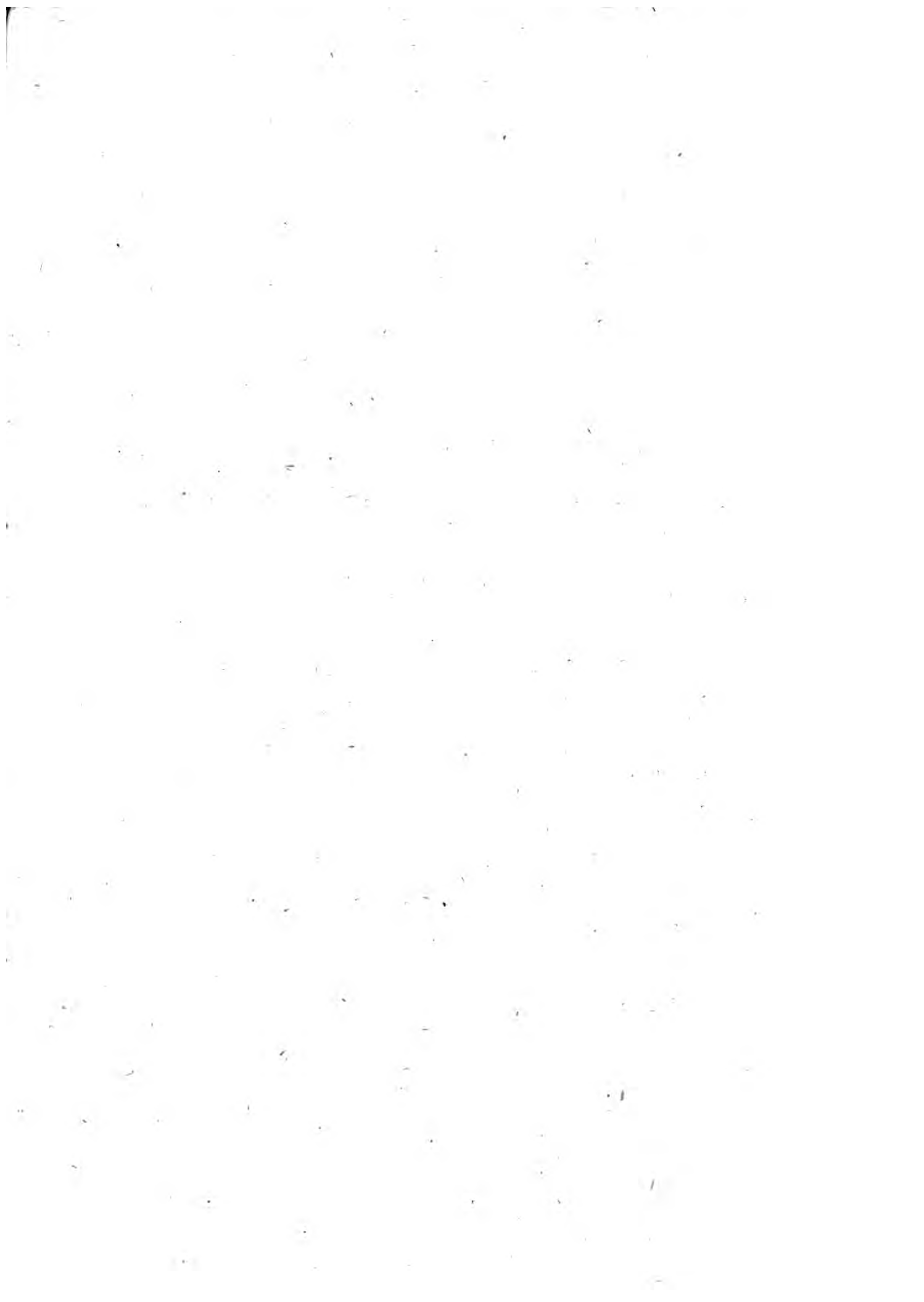
F I N.

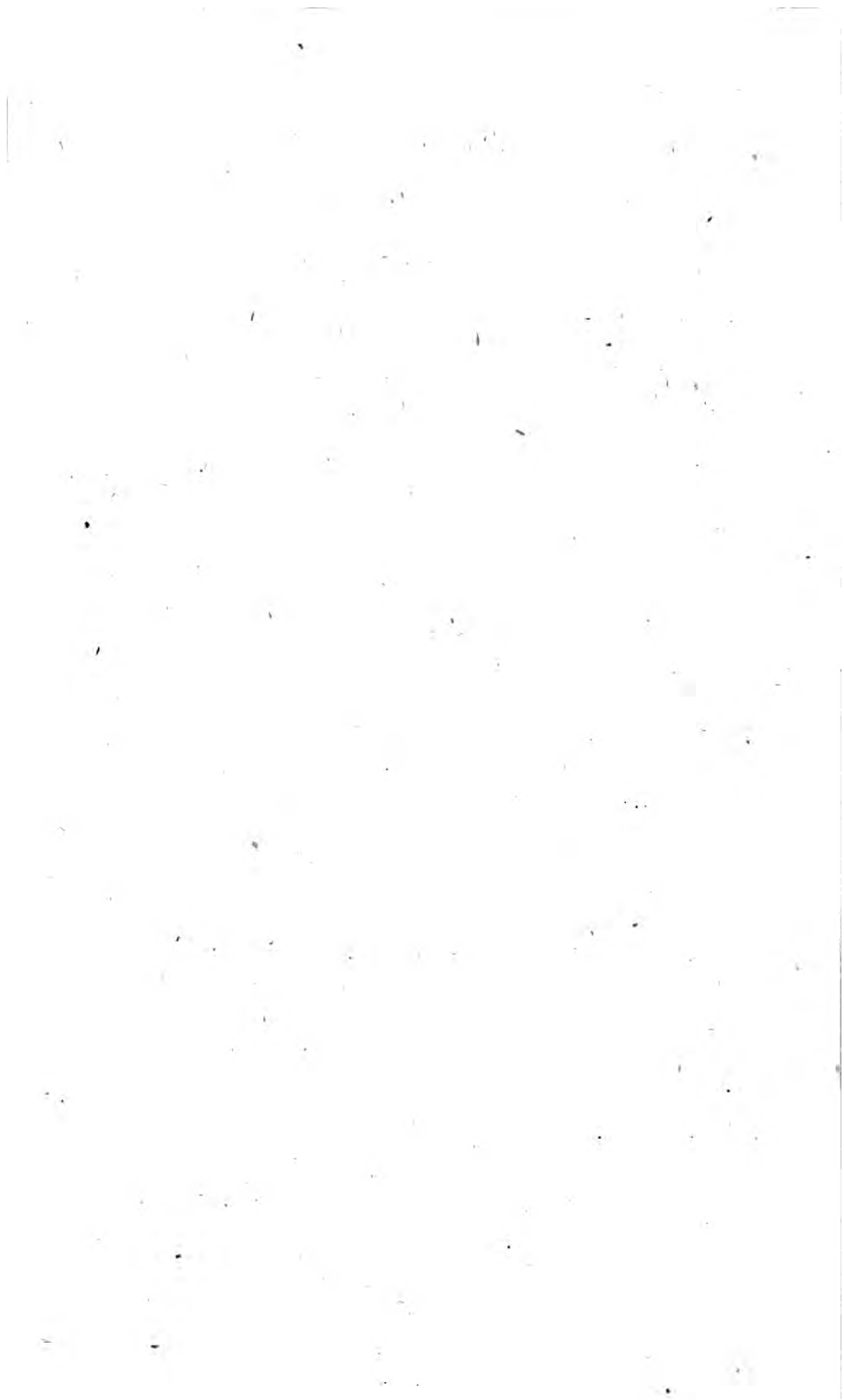
80810797



• Auggs

23 10 80





500





